

Faculté de philosophie, arts et lettres

Les Dimensions de la violence envers les femmes, Réflexions à partir de Rita Segato et Judith Butler

Auteur : Daniella Prieto Arrubla
Promoteur(s) : Prof. Marc Maesschalck
Année académique 2019-2020
Master en philosophie
Finalité spécialisée : « Philosophies allemande et française dans
l'espace européen »

Table des matières

INTRODUCTION.....	3
PARTIE I: DIMENSIONS DE LA VIOLENCE DE TOUJOURS ENVERS LES FEMMES.....	9
Chapitre 1 : La question de la violence envers les femmes et la construction du rapport entre public et privé.....	11
Chapitre 2 : La masculinité et la dimension expressive de la violence.....	19
Chapitre 3 : Le corps des femmes et la guerre, quelle nouveauté ?	25
PARTIE II : LA CONFIGURATION DE LA VIOLENCE DANS LES NOUVELLES GUERRES	33
Chapitre 4 : La dimension paraétatique de la configuration de la guerre récente	35
Chapitre 5 : La dimension expressive de la violence envers les femmes dans le contexte de guerre.	43
Chapitre 6 : La victime sacrificielle et la vie sujet au deuil	49
PARTIE III : LA VULNÉRABILITÉ ET LA VIOLENCE ENVERS L'AUTRE	57
Chapitre 7: La vulnérabilité et le discours politique	59
Chapitre 8 : Le corps comme espace de vulnérabilité.....	65
Chapitre 9 : La vulnérabilité et l'éthique : outils pour continuer la réflexion	73
CONCLUSION	81
BIBLIOGRAPHIE	85
Livres et articles :	85
Autres sources :	86

Introduction

La recherche présentée dans les pages qui suivent a été motivée par une situation alarmante de notre contemporanéité. Les cas d'abus sexuels et de viols dans les situations de conflit continuent à augmenter massivement au niveau mondial. Ces cas ne se produisent pas seulement dans les situations de conflit entre deux bandes, où deux groupes illégaux se confrontent, mais ils se retrouvent aussi dans les actions menées par des militaires et des policiers en service actif, comme cela s'est passé, par exemple, dans les actions de répression de manifestations sociales au Chili en octobre 2019, où plusieurs cas ont été rapportés. Des femmes après avoir été arrêtées par les forces de l'ordre ont été soumises à des dénudages forcés, à des menaces de viol et d'abus sexuels, voire à des viols et des abus sexuels consommés. Des cas ont même été rapportés dans lesquels des agents des forces de l'ordre ont obligé les détenus hommes et femmes à prendre des positions de crucifixions, à s'accroupir sans vêtements et, dans certains cas des armes ont même été insérées dans les organes sexuels de détenues.

Les organismes de défense des droits humains ont signalé l'existence d'un type de violence spécifique qui s'est déployé sur les femmes et les personnes de la communauté LGBT. Cette dynamique ne concerne pas exclusivement le Chili. On la retrouve aussi dans d'autres endroits en situation de guerre au Moyen-Orient et dans plusieurs situations de conflits internes en Amérique latine. Il s'agit de toute une tendance à perpétrer des actes de cruauté et des tortures qui est en contradiction avec l'accroissement des discours féministes dans les espaces médiatiques, sociaux et académiques. Durant ces dernières années, on a certes assisté à un croisement de surface entre le mouvement féministe et l'obtention de la reconnaissance de violences spécifiques perpétrées contre les femmes dans les media et les instances juridiques, dont la typification récente du féminicide ou fémicide dans plusieurs pays d'Amérique latine est un exemple. Mais si on analyse les choses plus en profondeur, on remarquera une recrudescence d'actes où les corps des femmes sont plus ciblés et de manière plus violente. Cette situation contradictoire est absolument problématique et renforce plus que jamais la nécessité de prendre en considération ces violences, de s'interroger sur leur intelligibilité afin de comprendre

comment est possible une situation où s'entrecroisent ces deux faits. La question qui émerge est alors celle de parvenir à comprendre ce qui se produit exactement dans ces tortures et ces viols qui ciblent décidément les corps féminins et *féminisés* ?

Considérer les violences que vivent les femmes est important parce que ce genre de réflexion ne permet pas seulement de trouver les outils pour nommer et reconnaître ces souffrances et avancer, ainsi, dans les luttes socio-politiques, mais aussi parce qu'une telle réflexion est l'occasion de s'approcher de la question du genre comme une trace qui traverse l'ensemble de nos sociétés humaines et qu'il faut parvenir à comprendre pour les comprendre elles aussi. En outre, considérer les violences envers les femmes donne aussi des indices pour penser la violence en général et les manières de la combattre. Comme le dit l'anthropologue sud-américaine Rita Segato¹ : « Du coup, un acte violent insensé transperce un sujet et revient à la surface de la vie sociale comme révélation d'une latence, d'une tension qui bat dans le substrat de l'ordre hiérarchique de la société »².

Le but n'est pas donc d'examiner proprement le genre ou d'offrir une définition de « la femme » ou de son rôle dans la société, bien que ce type d'analyse puisse certainement donner des indices pour traiter ces questions puisque les violences envers les femmes laissent entrevoir les structures qui sont à la base de nos sociétés. Il s'agit plutôt de plonger dans les violences envers les femmes pour y chercher une façon de théoriser, de comprendre un phénomène qui semble au premier regard inexplicable, puisqu'en fait les agressions sexuelles sont amplement choquantes, parce qu'elles ne sont pas comme les autres crimes orientés par une finalité explicite. Fréquemment, il semblerait, de fait, que les viols se présentent sans autre fin qu'eux-mêmes.

Pour mener à bien cette recherche, je vais m'appuyer sur les analyses de l'anthropologue et penseuse sud-américaine Rita Segato, qui tout au long de sa vie a examiné les violences envers les femmes, tant de façon théorique qu'en travaillant avec les communautés indigènes et urbaines en Amérique latine. Les ouvrages auxquels je ferai référence sont principalement : *La guerre contre les femmes (La guerra contra las mujeres)*, publié en

¹ Toutes les traductions des ouvrages en espagnol sont de nous (*ndlr*).

² R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, Universidad Nacional de Quilmes Editorial, Buenos Aires, 2003, p. 23.

2016, qui recueille plusieurs essais de Segato sur la violence envers les femmes dans les guerres récentes, ainsi que *Les structures élémentaires de la violence (Las estructuras elementales de la violencia)*, publié en 2003, qui analyse la violence envers les femmes depuis un point de vue plus anthropologique et psychanalytique, en lien avec la construction de genre.

Si les analyses de Segato constituent le point de départ et demeurent centrales dans toute notre recherche, la deuxième partie prend également appui sur les analyses de Judith Butler dans *Ce qui fait une vie Essai sur la violence, la guerre et le deuil (Frames of War : When is life grievable ?)*, publié en 2009. En analysant une dimension différente de la guerre contemporaine, Butler permet aussi de revenir sur la torture sexuelle, sur la théorisation de la violence et sur son rapport avec le corps. En outre, au long de ce travail, je recourrai aussi aux textes de journalistes d'investigation comme Christina Lamb et Diana Washington Valdez, qui ont mis leurs corps sur le terrain pour enquêter sur les crimes, même face aux menaces de mort et aux intimidations répétées. Ces journalistes ont tendu la main aux familles les plus touchées et ont entrepris la tâche, difficile et dangereuse, de chercher à honorer la mémoire des victimes et de trouver la vérité. Il est de fait fondamental d'écouter tous ces témoignages qu'elles recueillent dans leurs ouvrages, si l'on veut ancrer la réflexion sur la violence faite aux femmes et constater réellement quels sont les faits, quelles sont les souffrances concrètes qui hantent les femmes aujourd'hui, et ainsi essayer de les comprendre, de théoriser sur elles, sur leurs causes, sur leur signification et sur la manière de les éviter.

Pour examiner spécifiquement la question de l'intelligibilité de la violence envers les femmes dans le contexte des nouvelles formes qu'elles présentent dans les actuelles guerres, il s'avère d'abord nécessaire de considérer l'état de cette question et de clarifier ses présuppositions en mobilisant les définitions et conceptions déjà établies dans le travail de Segato. Ces aspects auxquels il faut se référer incluent principalement la distinction entre des crimes passionnels et personnels d'un côté et, de l'autre, des crimes impersonnels. Une telle distinction implique de penser la construction de la masculinité et la prise en compte de la thématique de la violence envers les femmes, comme une thématique transversale à l'espace sociale et pas uniquement indexée aux femmes.

La première partie du travail vise à établir le fondement en exposant le statut de la question posée sur la violence envers les femmes, la compréhension générale de cette violence, ainsi qu'une approximation des changements que cette violence a vécus dans les guerres récentes. Le premier chapitre cerne le statut de la question sur la violence envers les femmes en faisant référence à la distinction entre vie publique et vie privée telle qu'analysée par Rita Segato et qui, dans ce contexte, implique en même temps de penser la construction d'un patriarcat qui, pour Segato, se consolide au moment de la conquête. Cette approche permettrait de comprendre l'importance de résister à l'exclusion de ces sujets par l'opinion publique. Le deuxième chapitre poursuit avec le thématique du patriarcat, qui, pour Segato, se dévoile comme un système de statuts. On y découvre la masculinité comme une construction liée à la violence envers les femmes, dans la mesure où que pour obtenir le statut donné par la masculinité, le système ne se content pas d'accepter ces violences mais d'une certaine façon les commande. Dans le troisième, après avoir présenté ces premières approximations visant à théoriser la violence envers les femmes, on a introduit une réflexion qui situe la question sur la violence envers les femmes dans le contexte de guerres récentes. Les actes spécifiques aux guerres récentes permettent de parler d'une recrudescence de la violence envers les femmes dans ces contextes.

La deuxième partie continue avec le contexte spécifique des nouvelles guerres. J'entends de cerner les caractéristiques propres de ces nouvelles configurations de guerre ainsi que le rapport entre ces éléments définitionnels et la violence envers les femmes. En partant du cas de Ciudad Juarez qui pour Segato est un endroit paradigmatique des nouvelles guerres le quatrième chapitre analyse l'espace où la guerre se mène de manière non déclarée entre des bandes qui se comportent comme des réseaux dynamiques et non plus comme des armées nationales. Cela permet de reprendre la réflexion au tour de la masculinité cette fois dans le contexte spécifique des guerres récentes pour arriver dans le cinquième chapitre à une exploration de la dimension expressive de la violence envers les femmes. Le sixième chapitre analyse cette dimension expressive de cette violence où la femme prend la forme d'une victime sacrificielle, en introduisant les réflexions de Judith Butler autour de la notion d'une vie sensible au deuil (grievable). Bien que Butler parte de l'analyse de cas des États-Unis face à la guerre contre le terrorisme, et analyse

ainsi les discours concernant le onze septembre, on considère comme dans le cas de Segato, que ses réflexions peuvent servir pour analyser une grande partie des événements au niveau mondial.

La troisième partie poursuit le dialogue entre Rita Segato et Judith Butler, en suivant de plus près les réflexions de Butler au sujet de la vulnérabilité qui permet de comprendre à un niveau plus théorique comment certaines personnes sont plus susceptibles que d'autres à être mises dans une position de vulnérabilité. Le septième chapitre cerne le corps en tant qu'espace de vulnérabilité, comme le premier lien aux autres qui comporte en même temps la possibilité soit d'être protégé soit d'être rendu vulnérable. La vulnérabilité corporelle permet de comprendre une nouvelle dimension de l'analyse de la violence envers les femmes, que Butler présente à partir des cas de torture sexuelle. Le huitième chapitre approfondit les liens entre la vulnérabilité corporelle et la vulnérabilité politique, qui se retrouve dans les discours publics. Enfin, le neuvième chapitre offre quelques considérations finales sur la vulnérabilité concernant son rapport avec l'éthique et la typologie juridique, suivant quelques pistes de Butler et de Segato qui ouvrent des pistes pour continuer notre quête.

La question qui dirige ce travail, c'est-à-dire la question de la théorisation de la violence envers les femmes dans les contextes de guerre récents, se révèle à travers ce parcours comme une question qui demande d'être considérée à partir d'une perspective transdisciplinaire. Cette question est posée à partir des crimes, mais sa théorisation renvoie à des autres grandes questions philosophiques comme le rapport avec l'autre et la constitution de soi, entre autres.

Partie I: Dimensions de la violence de toujours envers les femmes

Chapitre 1 : La question de la violence envers les femmes et la construction du rapport entre public et privé

Dans ce première chapitre, l'objectif est d'expliquer quelques termes fondamentaux pour comprendre le sens de notre recherche et ceci en nous appuyant sur quelques éléments clés de l'œuvre de Rita Segato qui permettent de comprendre le point de départ de son approche de la violence envers les femmes dans les guerres récentes. Notre premier regard va donc se diriger vers la question de la violence envers les femmes en général, sans se concentrer d'abord sur la situation particulière des guerre récents, si ce n'est en y cernant uniquement les caractéristiques de la violence envers les femmes en général, une forme de violence que Segato cherche à théoriser à partir de l'observation tant des communautés indigènes que des espaces hautement urbanisés en principe au Brésil. Bien que les considérations de Segato retrouvés dans ce chapitre partent d'une observation des cas de viol anonyme au Brésil et d'un analyse de la mythologies indigènes de ce territoire, elle considère que ses résultats sont généralisables au reste de l'Amérique latine et en ce qui concerne la masculinité même au reste du monde, puisque comme on verra á continuation, pour elle le patriarcat telle que nous le connaissons a été précisément emporté à l'Amérique latine par les colonisateurs dans la Conquête. Dans ce sens ce premier parcours nous permettra de voir l'importance de la question de la violence envers les femmes en rapport à la construction sociale en général, et d'examiner ainsi de plus près la distinction entre le public et le privé qui est à la base du rejet général que suscite cette question dans la mesure où elle dévoile la base patriarcale de la société et ses liens avec la modernité-coloniale, comme le montre Segato.

On se propose donc pour le moment d'avancer, comme point de départ, vers une première compréhension de ce que sont les violences envers les femmes, qui exige de constater aussi les violences de ce type déjà présentes dans l'histoire, pour enfin nous interroger plus tard sur la possibilité de comprendre conceptuellement, la violence envers les femmes dans les guerres récentes.

Les types de violences auxquelles on fera référence tout au long de ce travail sont des violences ou des agressions. Ces mots sont utilisés, en principe de manière indifférenciée dans le sens où on comprendra la violence, en suivant Judith Butler, comme un type particulier d'agression, ou

« l'une de ses formes »³, réalisée sur les corps des femmes en utilisant la force et ceci sans leur consentement ou l'expression d'une volonté de leur part. En outre, dans ces agressions - comme Segato le montre dans le cas des viols anonymes - la persuasion n'intervient pas ou uniquement de manière mineure⁴, c'est-à-dire que les agresseurs ne cherchent pas à convaincre leurs victimes d'avoir un rapport sexuel. Ils cherchent décidément à attaquer la victime, à exercer violemment une force sur leur corps. La force physique d'un individu s'impose sur celle d'un autre qui est incapable de se défendre, car la force et le pouvoir de mort de l'agresseur surpassent de loin la force de la victime. Ainsi, même si l'agression ne touche pas le corps de la victime, même quand il s'agit seulement de la menace de ce type d'actes, on considère encore qu'il y a agression, puisque la victime ne peut pas se défendre et n'a aucun moyen d'échapper à la situation. Cependant, la plupart des agressions auxquelles on fera référence dans la suite ne sont effectivement pas des menaces, mais des actes sexuels forcés et consommés. Bien qu'il reste difficile de trouver les mots pour décrire complètement ces phénomènes, on est sûr qu'à partir des exemples et des cas donnés à chaque moment, il sera possible au lecteur de comprendre de quel type de violences il s'agit. Ces types de violences ne concernent pas exclusivement les femmes, mais en fait, elles sont la plupart du temps celles qui sont soumises à ces agressions. Les corps féminins sont ceux ciblés dans la majorité des cas et, en plus, quand les agressions s'étendent aussi aux hommes, l'acte cible un corps considéré comme féminisé ou est considéré comme un acte qui le féminise, c'est-à-dire, comme un acte qui le met en position de subordonné. C'est pourquoi on considérera en général tous ces actes comme des violences envers les femmes, tant pour faire droit à la mémoire des victimes de ces souffrances qui sont pour la plupart du temps des femmes, que parce que l'acte du viol est toujours un acte qui renvoie la victime à une position féminisée.

La question d'une définition des femmes en tant que telles n'est pas ici abordée. De fait, il ne s'agit pas de chercher à définir les femmes, mais d'examiner les conditions qui donnent lieu à la violence. On assumera donc les définitions sociales reconnues des femmes, celles que tous connaissent et qui, désignent celles qui par effet des rôles de genre se trouvent davantage dans une position inférieure, ainsi que celles qui possèdent les caractéristiques corporelles des femmes. Bien il serait possible d'argumenter que l'usage d'une distinction conceptuelle comme hommes et femmes restent dans le cadre cognitif patriarcal, le fait est que nous habitons dans cette société où il

³ J. Butler, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Zones, Paris, 2010, p. 52.

⁴ R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 21.

demeure encore nécessaire de nommer l'ensemble des femmes avec ce terme générique tant pour remémorer leurs luttes et leurs souffrances que pour en faire l'analyse et avancer dans les luttes tant juridiques que politiques. Il reste donc encore nécessaire de se référer aux femmes comme groupe et de nommer les violences particulières auxquelles elles sont soumises par le fait d'être femmes. Ces agressions sont traversées en leur cœur par le genre, et c'est la raison pour laquelle nous considérons aussi comme nécessaire la dénomination de féminicide, que nous utiliserons dans quelques passages du texte, pour référer aux agressions qui ont pour motif premier de s'en prendre à la vie des femmes et d'en finir avec elle, faisant de leur genre un facteur déterminant de leur mise à mort⁵. Face aux situations actuelles de la violence et sur l'importance de parler de la catégorie de femmes, même si elle reste elle-même critique dans certaines occasions à l'égard de cet usage, Butler souligne notamment :

And in that language and in that context, we have to present ourselves as bounded beings--distinct, recognizable, delineated, subjects before the law, a community defined by some shared features. Indeed, we must be able to use that language to secure legal protections and entitlements⁶.

On a alors encore besoin d'employer le concept de femmes comme catégorie sociale pour pouvoir reconnaître et conceptualiser les expériences propres à un groupe humain qui se retrouvent à travers le monde entier.

Pour nous engager plus avant dans la question de l'intelligibilité des violences ou agressions envers les femmes dans le contexte des guerres actuelles il s'avère nécessaire de considérer d'abord l'état de la question selon plusieurs de ses dimensions, qui sont mises en évidence dans l'ensemble de l'œuvre de Rita Segato. Un premier aspect, peut-être le plus important en ce qui concerne l'état actuel de la question est celui du statut de la question en tant que telle. Les sujets de genre et violence envers les femmes sont d'intérêt général, ils renvoient à cernent un problème qui concerne l'ensemble de la vie sociale et publique et qui n'est donc pas un thème intéressant exclusivement les femmes. La spécificité de la question de la violence dans les nouvelles formes de la guerre est posée dans un panorama où le genre se trouve au centre des dynamiques inter-personnelles. Cela signifie que le genre en tant que thème dans toute sa complexité doit être posé au centre de nos

⁵ Comme l'on l'exposera tout au long de ce travail et comme l'explique aussi la chercheuse guatémaltèque Lily Muñoz, ces crimes ne sont compréhensibles que sous la lumière d'une structure patriarcale. La violence envers les femmes est en somme un dispositif de domination masculin propre à ce système et le féminicide est ainsi compris comme le summum du continuum de la violence envers les femmes. Voir Muñoz L., « El femicidio en el marco de los estudios de la violencia contra las mujeres en la región centroamericana », in Ana Silvia Monzón (ed.), *Antología Del Pensamiento Crítico Guatemalteco Contemporáneo*, CLACSO, Buenos Aires, 2019, pp. 645- 670.

⁶ J. Butler, *Prekarious life. The powers of mourning and violence*, Verso, London-New York, 2004, pp. 24-25.

recherches et de notre compréhension du social et non relégué dans un espace uniquement féminin. Cet aspect met en cause la compréhension de l'agresseur – et donc de l'agression – qui n'est pas à considérer comme une exception ou un cas unique, déviant de la norme, mais comme une partie compréhensible uniquement en fonction de la systématisme de l'ensemble du patriarcat et qui reste avec lui dans un rapport d'ordre fonctionnel. Concernant ce panorama, Segato énonce une thèse qu'elle considère d'ailleurs comme une thèse basique du féminisme par rapport aux crimes envers les femmes, à savoir que :

les crimes sexuels ne sont pas l'œuvre de déviants individuels, de malades mentaux ou d'anomalies sociales, mais l'expression d'une structure symbolique profonde qui organise nos actions et nos fantasmes et leur donne de l'intelligibilité. En d'autres termes: l'agresseur et la communauté partagent l'imaginaire du genre, parlent la même langue, peuvent se comprendre »⁷.

Cependant l'effort pour penser les violences envers les femmes depuis une telle perspective demeure difficile dans le discours public, car tant les médias que les politiciens et les gens ordinaires ont tendance à décrire les violences comme étant des crimes passionnels et personnels. Pour Segato, cette caractérisation des choses concernant le féminin comme relevant de la sphère intime et privée est complice et constitutive des dynamiques dans l'espace social et publique qui contribuent à l'impunité de ces crimes, puisque malgré les éléments qui les distinguent clairement d'autres actes violents, ils sont assimilés par l'opinion publique à la catégorie des crimes de haine, des crimes de la vie privée. Par contre, Segato propose de penser les violences envers les femmes comme affectant l'ensemble de la société. Ces crimes ne dénotent pas quelque chose d'intime ou de privé, un thème réservé aux femmes, mais ils sont symptomatiques de tendances systématiques qui traversent l'ensemble d'une société et qui, pour cette raison, nous concernent tous. En outre, c'est précisément l'indiscernabilité et l'indistinction des crimes propagées par les médias qui rendent nécessaire la création d'un langage juridique capable de désigner différemment les violences dont souffrent les femmes. Contre ce scénario d'indifférenciation des violences, il s'avère nécessaire de considérer avant toute chose la spécificité de certains crimes et ce qui permet de les distinguer entre eux. Une telle approche implique la création et l'utilisation d'un langage typologique et juridique déterminé qui contribue à changer non seulement les lois et les peines correspondantes en termes légaux, mais aussi la reconnaissance sociale de ces violences qui nécessite précisément une transformation du langage utilisé pour les nommer dans le quotidien.

⁷ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, Traficantes de sueños, Madrid, 2016, p. 38.

Désigner un crime avec un certain nom implique de reconnaître son existence ainsi que la spécificité de la souffrance vécue par la victime. Le discours juridique détermine aussi une reconnaissance par l'État, de manière telle que le fait qui est consigné dans la loi est et existe pleinement. C'est la raison pour laquelle dans un monde comme le nôtre, les dénominations juridiques qui ignorent la distinction des crimes, ainsi d'ailleurs que d'autres pratiques juridiques en général, consolident une construction patriarcale de la justice, dans laquelle en les lois et les mécanismes sont toujours mis en place au bénéfice des hommes et au détriment des femmes. Cette tendance générale est déjà claire dans la négation institutionnelle qui refuse de reconnaître les violences spécifiques envers les femmes ou qui les réduit toujours en les renvoyant à la sphère intime. Segato explique, en plus, que la résistance à distinguer les différentes formes de violence envers les femmes contribue à l'impunité de ces crimes, puisqu'une fois réduits à la sphère domestique ou privée, ils ne suscitent pas une réponse commune qui viserait à en chercher les causes systématiques et à prévenir les crimes particuliers⁸.

Ce piège de l'espace domestique est dangereux précisément parce qu'il constitue une partie fonctionnelle du patriarcat. En tant que Segato analyse la situation de violence depuis l'Amérique latine, elle considère que le patriarcat qui nous connaissons est ce instauré dans la conquête de l'Amérique par les colonisateurs. Ainsi tant la constitution de l'espace public moderne que la configuration moderne du patriarcat en Amérique latine sont, pour Segato, liés à ce qu'elle appelle la « modernité coloniale ». Ainsi elle considère que le monde primitif des indigènes n'était pas, évidemment, identique à celui qui s'est instauré avec la conquête des Amériques. Si pour Segato, il y avait déjà auparavant des configurations de la masculinité et des distinctions entre espace public et espace domestique, ces configurations se sont transformées et radicalisées avec l'arrivée de nouvelles pratiques culturelles, jusqu'à aboutir à l'instauration de ce qu'elle désigne comme un « patriarcat de haute intensité »⁹. Segato propose de distinguer entre un patriarcat de haute et de basse intensité, le premier caractérisant celui installé par la modernité et le deuxième

⁸ Dans son ouvrage *Por ser mujer* (Pour être une femme), Kristin Svendsen estime que la violence envers la femme « existe parce que les structures de pouvoir, dirigées par les églises et l'élite économique, ont défini les raisons pour lesquelles elle doit être menée et comment elles ont permis son exercice. Ensuite, les différentes expressions de cette violence ont été reproduites et innovées à travers les époques, les gouvernements et les sociétés et nombre d'entre elles ont été collectées et renforcées par l'État lui-même au moyen de lois, de politiques et de pratiques » (K. Svendsen, *Por ser mujer. Limitantes del sistema de justicia ante muertas violentas de mujeres y víctimas de delitos sexuales*, Editorial Servinsa, Guatemala, 2007, p. 3).

⁹ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 112.

celui qui lui préexistait ¹⁰. Segato considère que la masculinité est certes un statut déjà présent dans le monde « pré-intrusion »¹¹, mais elle se transforme à partir du contact avec les colonisateurs. Cette transformation de la masculinité est corrélative de celle de l'espace public, dans la mesure où la conquête a comme corrélat une perte du pouvoir politique des femmes dans la totalité de la sphère publique. Segato explique, en suivant Arlette Gautier, que dans le monde pré-intrusion, les femmes avaient, malgré déjà l'existence de rôles de genre, un certain pouvoir qui a diminué avec l'arrivée des colonisateurs. Ces derniers ont donné aux hommes de la communauté autochtone un statut d'interlocuteur privilégié, si bien que dans cette perspective, ceux-ci ont gagné des alliés, promouvant la domestication des femmes¹², comprise ici dans le sens moderne, mais qui pouvait s'appuyer sur une différence antérieure entre l'espace domestique assigné aux femmes et l'espace public appartenant aux hommes. Durant le temps précédant la conquête, l'espace domestique associé aux femmes avait une valeur pour la société et pour les décisions politiques de la communauté. Mais comme ce sont les hommes indigènes qui se sont battus et qui ont dialogué avec les hommes colonisateurs¹³, ce contact a permis l'introduction des pratiques coloniales à l'intérieur du tissu social de la communauté indigène¹⁴. L'espace domestique a ainsi été dépourvu de sa valeur politique. Comme l'explique Segato, alors que l'espace domestique et l'espace public avaient des valeurs stratifiées et hiérarchisées dans le monde d'avant la conquête et que cette hiérarchie privilégiait déjà la position masculine, les femmes avaient néanmoins un rôle déterminé dans cette configuration politique et elles y participaient aux prises de décisions. Elles étaient reconnues dans leur capacité à participer aux décisions concernant la communauté. Pourtant, avec l'arrivée de la conquête les choses changent. Les conquistadores promeuvent une marginalisation de l'espace domestique qui est le corrélat de la création d'un sujet universel de

¹⁰ La distinction que Segato propose entre patriarcats de haute et de basse intensité est problématique en tant que les indices d'intensité haut et bas semblent indiquer que l'un est moins grave ou mortel pour les femmes que l'autre. S'il se peut que ce ne soit pas l'intention de Segato, les termes utilisés sont néanmoins imprécis, puisqu'elle-même avait déjà indiqué dans son premier livre, par exemple, que le phénomène du viol était universel et pouvait se retrouver à travers différentes cultures tant primitives que colonisées (R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 25). Pour cette raison, peut-être que des concepts comme ceux de recoupement ou de conjonction de patriarcats (*entronque de patriarcados*) de l'auteure Julia Paredes, auquel Segato fait elle-même référence (*ID, La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 113) seraient plus adéquats pour désigner ce phénomène. Ainsi, même si ces patriarcats ou les dynamiques de viols qui leur étaient liées sont différents, il est indéniable que dans tous les cas, le viol est nuisible pour les femmes et qu'il n'existe aucun cas plus justifiable ou moins préjudiciable qu'un autre.

¹¹ Selon la façon dont elle dénomme le monde indigène avant la conquête de l'Amérique (*ibid.*, p. 113).

¹² *Ibid.*, p. 115.

¹³ Segato remarque aussi que c'est encore avec eux que dialogue l'État de la colonialité/modernité.

¹⁴ *Ibid.*, p. 115.

caractère masculin, de telle sorte que les choses considérées comme étant d'intérêt général relèvent directement de ce type de sujet. Dès lors, les sujets regardés comme concernant particulièrement les femmes furent exclues et l'espace domestique passa au statut d'espace résiduel¹⁵. De la dualité du monde indigène, où le public et le domestique se comprenaient comme complémentaires, on est ainsi passé au binarisme du monde colonisé où ils deviennent « supplémentaires », dans le sens où dans la sphère précoloniale, ils constituaient deux unités chacune complète en soi alors que dans la sphère coloniale, l'espace domestique devient incomplet et mineur par rapport à l'espace public. Segato considère que dans le monde indigène la différence de genre était vécue comme renvoyant à des sphères irréductibles l'une à l'autre, tandis que dans le monde colonisé, le champ du masculin commence à prendre l'ascendant sur le champ féminin. Le masculin s'universalise comme constituant symbolique de la sphère proprement publique, tandis que le féminin, qui ne s'avère pas indépendant ontologiquement, est englobé par le masculin et relégué comme un mode d'être intime et minoritaire. Ainsi, même si bien il y avait déjà auparavant, dans le monde indigène, une opposition de genre différenciant les espaces masculins-publics et féminin-domestiques, ce qui constitue le patriarcat de base intensité référé dans le précédent, le processus de colonisation radicalise l'opposition en signalant l'espace domestique comme privé et mineur, un aspect qui, pour Segato, est introduit spécifiquement par l'évènement colonisateur et n'avait pas lieu d'être avant. Avec cet évènement, l'espace public est lié de manière absolue et indissociable au masculin, et puisque les sujets universels appartiennent à cet espace, ceux-ci restent associés au masculin pendant que les sujets féminins sont toujours renvoyés à la sphère domestique¹⁶. La question concernant ce qui se produit dans les corps des femmes est exclue de l'intérêt général. Bien que d'une certaine façon la femme apparaisse depuis le début comme l'autre original et que les rôles de genre sont déjà distingués dans le monde pré-intrusion, la figure de la femme comme autre est renforcée avec le contact avec l'homme blanc, et la distorsion du tissu social que cela a causé.¹⁷ Le processus de distinction des sphères publique et domestique et leur assignation

¹⁵ *Ibid.*, p. 117.

¹⁶ Segato remarque que dans ce processus apparaît aussi la construction sociale du sujet universel pas seulement comme masculin, mais aussi comme blanc, de façon telle que le sujet universel est constitué non seulement comme patriarcal, mais aussi comme colonisateur (*ibid.*, p. 94).

¹⁷ Il est possible de rappeler ici le travail de Maria Lugones, qui bien qu'elle soutienne une thèse opposée à celle de Segato dans le sens qu'elle considère que l'ensemble de la structure patriarcale de genre est introduite par le processus colonial, fait une analyse importante et raconte les différentes manières dont les colonisateurs ont demandé aux indigènes d'arrêter l'intervention des femmes dans la vie publique. Cette analyse indique déjà la destruction du tissu social comme stratégie de guerre. Voir M. Lugones, « Heterosexuality and the Colonial/Modern Gender System », in *Hypatia*, vol. 22, 2007, n°1, pp.186 - 209.

respective au masculin et au féminin est dès lors corrélative de l'installation d'une conception opposée de l'Une et de l'Autre, qui suite à son institution par le processus colonial, se trouve impliquée dans la structure d'opposition entre oppresseurs et opprimés que l'on trouve dans la configuration des dynamiques patriarcales de genre.

L'analyse de l'origine de la distinction entre sphère domestique et sphère publique dans le sens moderne concerne davantage la question de comment théoriser les violences envers les femmes dans les contextes de guerre récents, parce que comprendre cette dimension historique permet de reconnaître le biais présent dans l'exclusion systématique hors de l'espace public des femmes et des questions concernant les femmes. Ainsi, la question de la violence envers les femmes se dévoile comme une question qui ne doit pas être réservée exclusivement aux femmes ou à l'espace intime, parce qu'elle a une division sociale déjà instaurée par la modernité en même temps que le régime colonial et le patriarcat tels que nous les connaissons.

Chapitre 2 : La masculinité et la dimension expressive de la violence

Dans le premier chapitre, nous avons montré comment la construction de la distinction entre sphère publique et sphère privée ou domestique apparaît déjà de manière concomitante à l'instauration du patriarcat-colonial au sein de la modernité. Cette découverte constitue un point de départ fondamental pour la question de la violence envers les femmes dans la mesure où cela révèle que les questions concernant les femmes ne doivent pas être reléguées à un espace intime ou résiduel. Dans ce chapitre, nous suivrons la même ligne d'interprétation que dans le premier puisque nous continuerons à exposer la portée de la thèse féministe selon laquelle les agressions touchant les femmes ne doivent pas être comprises comme concernant l'ordre intime, mais l'ordre public. De plus, comme cela a déjà été précisé dans l'introduction, nous maintiendrons la présupposition que ces crimes doivent être compris comme des faits qui exposent les structures sociales caractérisant l'ensemble d'un système et ne sont donc pas des cas exceptionnels, commis par des personnes extraordinaires. Face à ces considérations, la réflexion suivante permettra de comprendre certaines caractéristiques générales des agressions envers les femmes qui, par la suite, seront utiles pour comprendre les agressions spécifiques dans le contexte des nouvelles formes de guerre. Ainsi, afin de comprendre les agressions envers les femmes dans un sens général et selon la perspective de Segato, on se référera, dans les pages qui suivent, à son premier livre, *Les structures élémentaires de la violence*, dans lequel elle expose la violence envers les femmes à partir de son analyse de témoignages d'agresseurs condamnés au Brésil pour viol. La lecture de ce texte se fait toujours sous la forme d'un dialogue, et à partir de ses essais tardifs, recueillis dans le livre *Le guerre contre les femmes*, en particulier celui portant sur Ciudad Juárez, où elle reconsidère ses propres thèses, en développant parfois de nouvelles contributions et avec un style plus distant du langage anthropologique et psychanalytique de son premier ouvrage.

Le point de départ de Segato est la thèse consistant à considérer les agressions envers les femmes non comme des événements dépourvus de systématisme ou de sens mais comme des événements qui révèlent quelque chose du système dans lequel nous vivons. Depuis ses premières recherches, Segato se propose de comprendre les agressions comme chargées de sens. Cette intuition vient de sa formation d'anthropologue, dans la mesure où l'anthropologie, comme elle l'explique, a pour

objectif l'élucidation et la compréhension des phénomènes humains comme intelligibles. Elle considère, à partir tout à la fois d'un travail théorique et d'un travail mené sur l'écoute de témoignages d'agresseurs, que le viol est un acte discursif et que, pour cette raison, il a un sens qui le rend conceptuellement intelligible. En tant qu'acte discursif, c'est-à-dire du fait qu'il est adressé à des interlocuteurs, le viol devient accessible comme sujet d'étude. C'est donc un phénomène que l'on peut comprendre et expliquer. Dans son premier livre, Segato se réfère à la définition du viol proposé par Mieke Bal comme un « acte sémiotique public »¹⁸. Segato fait remarquer que le constat qui lui paraît le plus important dans son travail, est que les crimes normalement qualifiés de crimes sexuels et considérés, par conséquent, comme individuels et personnels sont, en réalité, des crimes de groupe, dans un contexte clairement social. Ce ne sont donc pas des cas isolés, ce qui les rend déchiffrables, étant donné qu'ils sont toujours déjà immergés dans une niche communicationnelle. Segato note, en ce sens, que l'agresseur agit suivant deux axes d'interlocution : un axe vertical de communication avec la victime et un axe horizontal de communication avec ses pairs. Qu'ils soient des compétiteurs ou des alliés, ce sont principalement d'autres hommes¹⁹. Ainsi, elle explique que, dans leurs témoignages, les agresseurs se réfèrent constamment les uns aux autres, du fait que les autres hommes sont constitutifs d'un imaginaire constant qui les accompagne même pendant l'acte. À cet égard Segato explique :

L'accent mis sur mon analyse dans ce travail, à partir d'une large écoute des témoignages recueillis en prison, pointe vers un violeur que, même en agissant seul, nous pourrions décrire comme "accompagné" par sa conscience comme un paysage mental "avec d'autres présences", et un acte étroitement lié au mandat des interlocuteurs présents à l'horizon mental, champ discursif dans lequel il s'inscrit. Par conséquent, mon modèle présuppose une structure dialogique, au sens bakhtinien, entre le violeur et d'autres génériques, habitants de l'imaginaire, dans laquelle la violation trouve son sens, comprise comme un acte expressif qui révèle des significations²⁰.

En raison de la dimension discursive du viol, la violence de celui-ci doit être considéré comme plutôt expressive qu'instrumentale, ce qui est courant dans d'autres types de crimes. Même si, en tant qu'acte discursif, le viol comporte une communication, sa violence ne vise pas d'autres fins tangibles. Si, par exemple, dans le cas du vol, l'objectif est l'acquisition de biens matériels et la violence est donc instrumentale, le viol, quant à lui, n'a pas de finalité évidente. C'est donc cette

¹⁸ R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 32.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 32-33 et *ID. La guerra contra las mujeres*, op. cit., pp. 39-40.

²⁰ R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 35.

dimension expressive qu'il faut examiner. En fait, Segato constate, d'après ses analyses, que la satisfaction d'un désir sexuel n'est pas le premier motif du viol. Ce n'est pas dans ce sens que les agresseurs eux-mêmes expliquent leurs agressions, ou que l'acte devient compréhensible théoriquement une fois examiné de manière critique. Si la satisfaction sexuelle n'est pas centrale, ces crimes ne sont donc pas réellement des crimes sexuels. Leur véritable motif réside dans la dimension dialogique. Lorsque les agressions envers les femmes constituent une trace discursive qui ne s'adresse pas seulement à elles, mais aussi aux autres hommes, il s'avère nécessaire de prendre en considération la construction de la masculinité qui est au fond de la communication, et qui explique aussi en quoi consiste, exactement l'acte discursif. Ainsi, en comprenant la masculinité, l'acte discursif du viol deviendrait lui-même compréhensible.

En fait, pour comprendre l'exercice discursif présent dans les agressions, y compris dans ses essais les plus récents, Segato se réfère constamment à l'enquête menée dans son premier livre, dans lequel elle est arrivée à comprendre la masculinité comme un statut conditionné par son obtention. La définition qu'elle en donne est la suivante : « Cette masculinité est la construction d'un sujet obligé de l'acquérir comme statut, traversant des épreuves et faisant face à la mort »²¹. Cela signifie que la masculinité fonctionne comme un privilège qui engendre du prestige pour l'individu mâle et que pour l'obtenir, l'homme doit traverser des épreuves et des rites. Cependant, le fait qu'elle puisse être acquise, implique que son statut doit être réclamé à plusieurs moments de la vie « par des tests et des défis à relever »²², elle n'est donc pas obtenue une fois pour toutes. C'est ainsi que la masculinité s'instaure comme un mandat que l'homme doit chercher à obtenir et le viol s'établit, lui aussi, comme un mandat associé à ce dernier.

Le viol en tant que mandat subordonné à la masculinité cherche à maintenir l'ordre patriarcal dans lequel la masculinité fonctionne en tant que statut. Cet acte fonctionne suivant deux instances. La première instance consiste à remettre la femme dans le lieu qui lui correspond dans ce système. C'est en ce sens que le viol revêt, pour certains agresseurs, une dimension punitive du fait que le statut de la masculinité exige des hommes qu'ils maintiennent l'ordre établi et remettent à leur place les femmes qui transgressent les règles établies. Le viol est dans cette dimension : « un acte

²¹ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 113.

²² R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 38.

qui est protégé par le mandat de punir et de retirer sa vitalité à une femme perçue comme irrespectueuse et abandonnant sa position destinée dans le système de statut de la morale traditionnelle »²³. Cette dimension du viol, bien qu'elle ne soit pas sa dimension principale, permet d'envisager la dynamique des relations entre les hommes et les femmes dans un système où la masculinité prévaut en tant que statut et qui est, par conséquent, patriarcal. Segato fait remarquer à propos de cet aspect :

le système est basé sur l'usurpation ou l'exaction du pouvoir féminin par les hommes. Cette exaction garantit l'hommage de soumission, de domestication, de moralité et d'honneur que reproduit l'ordre du statut, dans lequel l'homme doit exercer sa domination et montrer son prestige devant ses pairs²⁴.

Ce dernier aspect est en fait la seconde instance par laquelle le viol vise à maintenir l'ordre du système patriarcal : l'acte violent fonctionne comme une façon, pour l'homme, d'obtenir et de réinstaurer son statut face aux autres hommes. Ce sont les autres hommes qui lui donnent le statut de la masculinité, et c'est devant eux qu'il doit exposer son acte. Si l'agression constitue un moyen de parvenir à l'obtenir ou d'acquérir un prestige, c'est uniquement en cela et en rien d'autre que consistera sa dimension instrumentale. Le viol doit être compris dans ce cadre, « comme un mouvement pour restaurer un statut, toujours sur le point de se perdre et, à son tour, au détriment et au préjudice d'une autre, féminine, de la subordination dont il devient dépendant »²⁵.

Étant donné que la violence envers les femmes a, en ce sens, une dimension instrumentale parce qu'elle permet à l'individu d'acquérir, de réinstaurer ou de relever chez les autres une valeur ou un prestige de masculinité et de virilité²⁶, la femme est comprise comme un être *sacrifiable*, c'est-à-dire, qui peut être sacrifié, pour l'obtention de ce statut. Dans la mesure où elle est saisie par la puissance de ce mécanisme, la femme est considérée comme un tribut, puisque le système la place toujours dans la position d'être sacrifiée, en fonction du bien-être de la société patriarcale et des autres non-féminins. Segato qualifie cette caractéristique de tribut, une taxe guerrière, signe de soumission en dominat²⁷, signifie que l'homme peut disposer librement du corps féminin sans être interrogé par la structure patriarcale, dans des actes comme des viols ou le féminicide. En fait, c'est le même principe de tribut qui est à l'œuvre dans le processus de re-victimisation, subi par certaines victimes ou par leurs proches après un viol. Bien que l'évènement puisse être considéré

²³ *Ibid.*, p. 138.

²⁴ *Ibid.*, pp. 144-145.

²⁵ *Ibid.*, p. 38.

²⁶ *Ibid.*, p. 43.

²⁷ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 40.

comme négatif pour la communauté, ainsi que Segato explique, « en l'absence d'un agresseur définitif, quelqu'un doit être tenu responsable du malheur collectif ainsi causé »²⁸. Cette culpabilité s'inscrit dès lors chez la victime elle-même qui est, par conséquent, déclarée coupable de ce qui lui est arrivé.

Si la masculinité en tant que statut implique que pour l'acquérir, l'homme doit traverser des épreuves et des rites, c'est parce qu'il n'est pas facile, même pour les hommes, de l'obtenir. La détermination de ce processus qui exige des preuves, n'est pas gratuite. Comme Segato l'explique à propos de la masculinité :

Sa marque est le statut acquis du fait d'avoir survécu au risque de vie et de douleur caractéristique de tous ces processus paradigmatiques d'initiation masculine dispersés à travers le monde, bien qu'ils puissent être plus formalisés dans des sociétés simples ou moins ritualisées, comme aujourd'hui en Occident²⁹.

Les épreuves que l'homme franchit pour acquérir le statut de la masculinité impliquent elles aussi un degré de souffrance que l'homme doit assumer. C'est en fait pour cette raison que la masculinité s'instaure en tant que prestige et positionne les hommes qui l'obtiennent à une place privilégiée. Ce processus implique de devenir insensible à la souffrance que l'on subit et que l'on produit. Segato l'explique ainsi : « Être un homme, dans la façon dont ces processus et procédures de production de la masculinité la racontent, c'est toujours un peu être un soldat : dur face à la douleur de soi ou des autres, peu sensible à la perte »³⁰. Le processus d'acquisition de la masculinité est, en somme, un processus de désensibilisation. Dans *Les structures élémentaires de la violence*, Segato analyse plusieurs exemples de rituels d'obtention de la masculinité dans des communautés indigènes à travers le monde où « pour acquérir un statut masculin il faut supprimer la sensibilité et l'accommodation au bien-être du contact maternel »³¹. Bien que les cas des communautés indigènes puissent apparaître comme plus clairs ou choquants, Segato soutient que l'on retrouve le même processus au sein de notre société. L'appareil théorique anthropologique sert donc à analyser non seulement les sociétés primitives, mais aussi celles hautement industrialisées dans lesquelles nous vivons. Si ces comportements sont primitifs dans la mesure où ils appartiennent déjà aux configurations sociales du monde indigène, la vérité est qu'ils subsistent encore

²⁸ R. Segato, *ibid.*, p. 46.

²⁹ R. Segato. *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 98.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ *Ibid.*, p. 26.

aujourd'hui dans toute sorte de sociétés. Ainsi, bien qu'avec l'instauration d'une société réglée à partir de contrats, les violences envers les femmes devraient rester dans le passé du régime du statut patriarcal primitif, Segato signale, en se référant à Carole Pateman, que du fait que ces deux régimes sont irréductibles, « l'un se perpétue à l'ombre et dans les fissures de l'autre »³². A notre époque, ces deux systèmes se trouvent juxtaposés et le système du statut apparaît, dans notre monde de contrats, dans les violences commises envers les femmes. À partir de la dimension intersubjective du viol qui est visible dans les témoignages mêmes des agresseurs Segato dévoile que dans les espaces urbains brésiliens le statut de la masculinité a comme corrélat un mandat de viol. Ainsi elle affirme que les agresseurs, du point de vue de la structure patriarcale, ne voient pas le viol comme une possibilité, comme quelque chose qu'ils pourraient faire, mais le considèrent comme un mandat ou un devoir, comme une chose qu'ils doivent faire³³.

Le parcours suivi dans ce chapitre a permis d'envisager la violence envers les femmes dans son rapport avec la construction de la masculinité dans l'univers patriarcal, où cette dernière en tant que statut doit être acquise par les hommes. Cela nous a permis de comprendre d'une première façon le viol, en tant que mandat, et ceci spécialement dans sa dimension expressive, que l'on continuera à examiner dans les chapitres suivants.

³² *Ibid.*, p. 138.

³³ *Ibid.*, pp. 38-39.

Chapitre 3 : Le corps des femmes et la guerre, quelle nouveauté ?

Si les analyses précédentes montrent la nature du rapport entre la masculinité et la violence envers les femmes en la considérant à partir de son expression dans le monde primitif, il reste encore à expliquer les nouvelles caractéristiques de cette violence dans le contexte des guerres récentes. Ce point sera l'objet de ce chapitre.

Si la violence envers les femmes était déjà présente dans le monde primitif, elle l'a été tout autant durant les guerres. Le premier rapport entre la guerre et les corps des femmes est celui d'une continuité entre le territoire et ces corps. Dans ce contexte, l'intervention sur le corps de la femme est analogue à celle portant sur le territoire, il s'agit d'un acte de domestication et d'appropriation. Segato explique en ce sens que le viol est « une extension de la question de la souveraineté territoriale, puisqu'en tant que territoire, la femme et, plus précisément, l'accès sexuel à elle, est un patrimoine, un bien pour lequel les hommes se font concurrence »³⁴. Cette considération du corps féminin comme une extension du territoire a été à l'origine d'actes de guerre consistant, par exemple, en l'insémination forcée des femmes afin d'interrompre une lignée ethnique ennemie et de lui en substituer par une autre. Cette dynamique, tout comme la construction de la masculinité analysée dans le chapitre précédent, subsiste également dans le monde contemporain et on la retrouve dans le contexte des guerres aussi bien tribales que modernes. Bien qu'il soit alarmant, cet aspect déjà présent dans les cultures ancestrales, il ne constitue pas une nouveauté introduite par les formes de guerre récentes. Pour voir exactement ce qui a changé, il est nécessaire d'examiner cette question depuis un angle quelque peu différent.

Pour parvenir à théoriser un changement dans les violences envers les femmes dans les contextes de guerre actuels, il faut d'abord cerner ce qui a changé dans le champ observable, c'est-à-dire observer ce qui se passe sur le terrain, en se basant sur des témoignages ou des récits journalistiques. C'est alors qu'il devient possible de trouver des caractéristiques communes à plusieurs cas qui vont permettre d'examiner ces violences depuis un point de vue intellectuel dans le but de les rendre intelligibles. De fait, bien que particuliers, ces cas partagent toujours des traces importantes qui permettent d'identifier des motifs transversaux qui rendent possible leur

³⁴ *Ibid.*, p. 26.

théorisation. C'est la raison pour laquelle il s'avère important de prendre le temps de considérer les situations pratiques depuis cet angle, qui a été souvent laissé de côté, voire totalement rejeté par la philosophie, alors qu'en réalité, il s'agit de se rapprocher intellectuellement du réel de la violence, du champ de bataille, des victimes, des survivants et de leurs familles, pour dévoiler les événements et examiner directement la situation et les actions de manière à pouvoir les présenter aux autres.

Suivant cet objectif, nous avons voulu ici nous référer à l'ouvrage de la journaliste anglaise Christina Lamb, *Our Bodies Their Battlefield : What War Does to Women (Nos corps, leur champ de bataille : ce que la guerre fait aux femmes)*, où celle-ci fait le récit de ses rencontres avec des survivantes des violences subies dans des conflits récents de plusieurs parties du monde, de l'Afghanistan à l'Argentine. Lamb a recueilli les témoignages de victimes, avec leurs propres mots, et leur a ainsi donné un espace pour la narration de leurs histoires. Tout au long du livre, elle insiste sur le caractère spécifique des violences subies par les femmes et sur leur ignorance, c'est-à-dire tant par le manque énorme de reconnaissance que simplement d'ailleurs de connaissance de ces violences et de leurs effets sur la vie des victimes un phénomène dont découle sans doute la réticence à les investiguer. Alors que l'on pourrait croire naïvement que les femmes sont moins touchées par les ravages de la guerre et donc qu'elles y seraient moins « vulnérables », Lamb affirme qu' « il semble clair que dans de nombreuses zones de conflit d'aujourd'hui, il est plus dangereux d'être une femme »³⁵. La plupart du temps, ce sont les femmes qui sont victimes de viols, y compris de viols collectifs, de mariages forcés, d'avortements forcés et de rejets par leurs propres communautés tout comme par leurs familles. De la même manière que Segato, Lamb part de l'idée qu'en réalité, les femmes ont toujours été victimes de la violence de la guerre et elle interroge le lecteur en ces termes :

Peut-être pensez-vous que le viol est quelque chose qui a « toujours eu lieu pendant la guerre, qui va de pair avec le pillage. Depuis que l'homme est allé à la guerre, il a pris les femmes. Que ce soit pour humilier son ennemi, se venger, satisfaire sa luxure, ou simplement parce qu'il peut³⁶.

Bien que la guerre soit présente, comme elle l'indique, « depuis la Bible », sa recherche, comme celle de Segato, montre qu'il y a un changement dans la façon dont la violence est orientée contre les femmes dans les guerres récentes. En outre, Lamb demande clairement à son lecteur de

³⁵ C. Lamb, *Our Bodies Their Battlefield: What War Does to Women*, William Collins, London, 2020, p. 5.

³⁶ *Ibid.*, p. 4.

s'interroger sur la place qu'occupent les femmes dans la guerre et sur la façon dont la souffrance des femmes continue à devenir invisible. En visitant des camps de réfugiés et des centres où vivent des femmes ayant survécu à la violence de guerre, Lamb a pu constater que les violences exercées sur les femmes ne sont plus, comme c'était le cas auparavant, une simple extension de la violence typique de la guerre, un dommage collatéral, mais sont devenues dorénavant une stratégie de guerre avec un usage planifié et délibéré.

Bien que Segato fasse surtout référence aux cas latino-américains, tout comme Lamb, elle constate que, depuis les années 1980 jusqu'à aujourd'hui, il y a un virage dans la violence et que les rapports attestent de l'usage du viol de manière délibérée et systématique par des groupes militaires et paramilitaires à travers le monde. Ces deux écrivaines mentionnent, à cet égard, un fait choquant à savoir que dans plusieurs pays d'Afrique, la destruction vaginale est devenue récemment une cause de mort et est ainsi signalée par les médecins dans la réalisation des autopsies³⁷. Dans ce type de décès, il est fréquent que les vagins des femmes soient transpercés par des baïonnettes³⁸. Il arrive aussi que la mort soit le résultat d'un viol collectif ou de l'introduction de certains objets dans les parties intimes. Lamb a également trouvé, dans le contexte des guerres africaines récentes, des rapports au sujet de la mutilation des seins des femmes, de multiples blessures dans leurs zones intimes et des coups dans les ventres portés à des femmes enceintes. Ces pratiques ne sont pas l'apanage du territoire africain. Elles ont lieu suivant différentes variantes dans le monde entier, où l'on trouve notamment la séparation forcée des femmes et de leurs enfants, l'assassinat de leurs bébés, ainsi que, comme toujours, des viols, des viols collectifs, l'esclavage sexuel et le commerce des femmes. En recherchant des cas à Ciudad Juárez, une ville frontière mexicaine qui a une grande importance pour Segato, la journaliste Diana Washington Valdez rapporte qu'on y retrouve aussi les cadavres de femmes assassinées avec des mutilations aux seins, lesquels sont fréquemment coupés ou même mordus par des dents humaines³⁹. Ces faits montrent autant l'ampleur de la violence que l'étendue, à travers le monde, de ces pratiques, que l'on peut manifestement qualifier de tortures sexuelles. Bien que cette violence apparaisse dans différents contextes où elle vise tantôt l'effacement d'une ethnie déterminée, tantôt la répression et la censure des dissidents d'une

³⁷ Voir R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 86, p. 137; ainsi que C. Lamb, *Our Bodies Their Battlefield: What War Does to Women*, op. cit., p. 134.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ D. Washington-Valdez., *Cosecha de mujeres: Safari en el desierto mexicano*, Océano, México, 2005, p. 21.

dictature, il existe, dans l'ensemble de ces cas, des éléments communs qui permettent de décrire un phénomène transversal. De même que les pratiques de tortures sexuelles ne peuvent pas être considérées comme apparaissant exclusivement sur le territoire africain, elles ne sont pas non plus propres à une religion ou à un groupe social spécifique. Bien que plusieurs de ces pratiques aient reçu, ces dernières années, une attention médiatique en lien à certaines tortures sexuelles perpétrées par des groupes terroristes tels que Boko Haram ou ISIS, on les retrouve dans le monde entier exercées par des pratiquants de religions aussi différentes que l'islam, le christianisme ou le bouddhisme, entre autres. Cette transversalité montre que malgré des cosmogonies fort divergentes, ces pratiques renvoient, de façon sous-jacente, à des représentations communes concernant les femmes et l'usage de la violence sexuelle.

Lamb insiste sur le fait que bien que la violence envers les femmes, principalement exercée sous la forme du viol, ait toujours été présente dans les contextes de guerre, depuis le début même de notre histoire, l'observation des années les plus récentes permet de constater une recrudescence de la violence. Le grand changement par rapport à l'ancienne violence est que, depuis une période récente, la cible des femmes est utilisée en tant que stratégie de guerre. On peut affirmer avec certitude qu'il s'agit là d'une violence spécifique envers les femmes parce que, même si, dans des contextes de guerre ou de conflit, les hommes sont eux aussi des victimes et subissent d'autres formes d'agressions, la violence envers les femmes est complémentaire de celle des hommes et elles doivent la souffrir du simple fait qu'elles sont des femmes. Ainsi, par exemple, dans le contexte du génocide des Tutsis au Rwanda, l'objectif était d'éliminer toute une ethnie, mais alors que les hommes furent assassinés tout de suite, avant de tuer les femmes, de les assassiner ou de les laisser mourir, elles durent subir des viols collectifs. Il s'agit donc d'une violence de genre, dans la mesure où c'est le genre féminin de l'individu qui est à l'origine des agressions spécifiques. De plus, c'est une violence stratégique et calculée comme une tactique de guerre, telle est sa principale différence avec les violences traditionnelles.

Si la violence faite aux femmes est utilisée de manière délibérée en tant qu'arme de guerre, c'est en raison de ses effets puissants sur la démoralisation de l'individu et sur la continuité de la communauté. Lamb résume l'usage du viol de manière claire dans le passage suivant :

C'est l'arme la moins chère connue de l'homme. Il dévaste les familles et vide les villages. Il transforme les jeunes filles en parias qui souhaitent que leur vie se termine quand elle commence à peine. Elles engendrent des enfants qui rappellent quotidiennement à leur mère leur calvaire et sont souvent rejetés par leur communauté comme du « mauvais sang ». Et c'est presque toujours ignoré dans les livres d'histoire⁴⁰.

En fait, la caractéristique commune des effets que Lamb énumère est qu'ils contribuent à la dissolution du tissu social de la communauté. Non seulement le viol menace l'intégrité physique d'une personne et la continuité d'une communauté, mais, de plus, quand une femme survit à une violence sexuelle, son viol engendre la perte de sa propre dignité, ainsi que celle, collective, de la communauté au sein de laquelle elle vit. Ce type de violence s'avère très efficace puisqu'il sert à symboliser la défaite absolue de l'ennemi, à fracturer la cohésion sociale et même à interrompre des lignées ethniques. Les effets d'un viol ne sont donc pas limités à la personne qui le subit, mais s'étendent aussi à l'ensemble des factions ennemies. Bien qu'affectant l'ensemble de la communauté, l'une de ses conséquences est aussi que le viol n'est pas reconnu par cette dernière. Le sujet des violences envers les femmes dans les contextes de guerre n'est que rarement reconnu de la part des communautés au sein desquelles elles se produisent. Comme Lamb le dit dans le passage mentionné précédemment, les survivantes sont normalement ostracisées par leurs proches, parfois même par leurs familles. Les femmes ayant subi des violences sont considérées comme coupables de ce qui leur est arrivé, comme si elles étaient sales et indignes. Cette réaction peut être considérée comme un mécanisme défensif de la communauté qui, dans la mesure où elle ne dispose pas de moyens pour dénoncer la culpabilité des agresseurs, culpabilise donc la femme car est la seule à sa disposition, comme cela a été mentionné dans le deuxième chapitre. L'effet le plus effectif de l'agression est la dissolution des relations de proximité, qui débouche sur la fragmentation des rapports interpersonnels et monte les membres de la communauté les uns contre les autres. Il convient de rappeler ici que déjà la construction de l'espace intime telle qu'elle est décrite dans le premier chapitre constituait aussi, comme l'expose Segato, une stratégie de guerre utilisée par les colonisateurs pour fracturer le tissu social.

La violence exercée envers les femmes est ainsi utilisée de manière délibérée en tant qu'arme de guerre, que stratégie et elle a pour cible non pas une femme particulière, mais les femmes en tant qu'appartenant à un groupe ennemi. La femme visée par l'agression est simplement une femme générique et la décision de s'attaquer à elle n'est pas prise en tenant en compte de son histoire

⁴⁰ C. Lamb, *Our Bodies Their Battlefield: What War Does to Women*, *op. cit.*, p. 3.

personnelle. En ce sens, quand une femme est tuée ou agressée, elle l'est certes personnellement, mais surtout en tant que membre générique d'un groupe ou d'un type et non en vertu de sa personnalité ni de ses caractéristiques particulières, comme l'affirme l'opinion médiatique dans des remarques souvent re-victimisantes en certains contextes de conflits non déclarés comme ceux de Ciudad Juárez au Mexique. C'est en raison de son appartenance à une certaine catégorie que la femme est une victime potentielle. Dans le chapitre précédent, nous avons noté que la violence envers la femme dans le monde contemporain émerge entre les fractures résultant de la superposition d'une organisation sociale primitive et d'une organisation sociale contractuelle. Ici, également, deux régimes sont encore une fois superposés : d'un côté le nouvel usage de la violence comme stratégie délibérée de guerre, qui est par conséquent plus cruel et violent et, d'un autre côté, la contiguïté entre femme et territoire qui était déjà présente dans le monde primitif. La contiguïté entre le territoire et les corps des femmes est encore valide. Segato constate que l'instauration de la violence sur des corps de femmes se produit avec cette dynamique, par exemple, dans les cas de Ciudad Juárez, où les marques laissées sur les corps des femmes renforcent la constatation du contrôle territorial absolu de la ville par quelques groupes et individus. Mais, en plus de la dimension territoriale, comme cela a été développé précédemment, la cruauté présentée dans ces nouveaux types de guerres, surpasse la cruauté traditionnelle et contient des traces de brutalité, des éléments nouveaux, ainsi qu'un désir d'anéantissement d'un groupe générique qui va bien au-delà de la simple intention d'agresser une femme particulière.

Le travail de Christina Lamb nous a permis d'établir un panorama général de la nouvelle façon dont s'exerce la violence envers les femmes dans les récents contextes de guerre dans le monde. Ainsi, nous avons observé des actes qui montrent aussi bien une recrudescence de la violence qu'un usage délibéré et stratégique du ciblage des femmes en tant que technique de guerre. De plus, nous avons constaté l'efficacité de cette technique de guerre dans la dissolution du tissu social et le manque de reconnaissance de la souffrance de ces femmes de la part de leurs communautés et familles. En fait, la violence vis-à-vis des femmes est souvent ignorée par les récits historiques et les gouvernements. Même si elle a toujours été présente dans les contextes de guerre pendant tout le cours de l'histoire sans pour autant être utilisée de façon délibéré et stratégique comme c'est le cas aujourd'hui, elle n'a jamais fait l'objet d'une grande attention. Comme Lamb le déclare en effet, la violence envers les femmes n'a jamais été poursuivie dans les tribunaux pour crimes de

guerre. Même si les premiers tribunaux internationaux pour crimes de guerre furent créés à la fin de la seconde guerre mondiale, les témoignages signalent que toutes les armées ayant participé à cette guerre avaient commis des agressions sexuelles, mais devant ces premiers tribunaux il n'y a pas eu de poursuites pour crimes sexuels⁴¹. La première accusation pour crime sexuel dans un contexte de guerre apparut en 1998, devant la Cour pénale internationale, établie par le statut de Rome, mais fut annulée en appel⁴². Jusqu'à aujourd'hui, selon Lamb, il n'y a eu aucune poursuite pour violence sexuelle dans les contextes de guerre. Il s'agit donc d'une violence qui demeure impunie et reste encore à comprendre.

⁴¹ *Ibid.*, p. 8.

⁴² *Ibid.*, p. 9.

Partie II : La configuration de la violence dans les nouvelles guerres

Chapitre 4 : La dimension paraétatique de la configuration de la guerre récente

Dans les chapitres précédents, nous avons retracé des éléments de fond qui permettent de comprendre l'importance qu'il y a à poser la question de la violence exercée envers les femmes, de manière à rendre intelligible, dans un premier temps, la violence envers les femmes en général et, ensuite, le changement que cette violence a connu récemment dans les espaces de guerre. À présent, la question qu'il convient de se poser est celle des circonstances qui ont rendu possible l'évolution du type de violences faites aux femmes dans le contexte de la guerre. Quels sont les éléments et les traces caractéristiques de ces conflits qui ont changé au cours de ces dernières années et qui ont popularisé à travers le monde les pratiques de violence sexuelle que l'on peut trouver aujourd'hui dans plusieurs champs de bataille qui, bien qu'éloignés les uns des autres en termes géographiques, restent liés, rapprochés, du point de vue des souffrances et des techniques utilisées ? Pour commencer à comprendre les éléments de définition des nouvelles formes de guerre, où ont lieu ces nouveaux types d'agressions envers les femmes, il s'avère nécessaire de considérer les facteurs intervenant dans ces guerres, que Segato, ainsi que d'autres auteurs auxquels elle fait référence identifient en examinant plusieurs endroits où elles ont lieu.

Pour sa part, dans son essai portant sur Ciudad Juárez, Segato propose une analyse des cas de viol et de féminicide des femmes mexicaines dans le contexte de la ville frontalière de Ciudad Juárez, lieu qu'elle considère comme paradigmatique en ce qui concerne non seulement la globalisation économique et le néolibéralisme⁴³, mais aussi les violences subies par les femmes dans le contexte de ces configurations de guerre. Cette analyse nous permettra d'examiner les conditions socio-économiques qui favorisent l'augmentation des violences, ainsi que la configuration paraétatique de la guerre dans ces lieux.

Le point de départ de Segato dans cet essai publié dans *La guerre contre les femmes* est la question de l'intelligibilité de certains crimes, qui ont eu lieu pendant une période de plus de onze ans au moment de l'écriture du texte. Ces crimes concernant des femmes se caractérisaient par une cruauté que Segato définit comme excessive et qui se manifestait par des viols collectifs, des

⁴³ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 33.

tortures et l'état lamentable dans lequel se trouvaient leurs corps. En général, les statistiques des crimes de féminicide ne sont pas claires en raison de l'impunité et de la corruption. La journaliste Diana Washington Valdez affirme qu'au moins 620 cas ont été rapportés entre 1999 et 2009⁴⁴. Malgré le fait que ces données ne soient pas exactes, les chiffres sont déjà alarmants. Bien que la liste de ces crimes soit longue, tant Washington Valdez que Segato rapportent l'origine de l'augmentation des cas à 1993 et Washington écrit : « selon mes recherches, un total de 432 filles et femmes ont été tuées à Juárez entre 1993 et 2003 »⁴⁵. En tant que journaliste, Diana Washington Valdez s'est occupée intensivement d'étudier la situation dans cette ville. Elle explique que ce type de violence n'était pas courant dans cette zone avant ces années-là. Il s'agissait d'une situation sans précédent qu'elle définit comme une sorte de record de violences envers les femmes, qu'il faut analyser de façon urgente en raison de son caractère exceptionnel. D'autres chercheuses, telles que López, qualifie cette situation de « pandémie »⁴⁶. Du fait du caractère choquant de son histoire par rapport aux féminicides, Ciudad Juárez est considérée comme la capitale de la violence envers les femmes ou comme la ville des filles perdues. C'est ce même fait qui attire aussi l'attention de Rita Segato qui utilise le cas de cette ville pour exposer les caractéristiques générales qui donnent lieu à la violence et que l'on examinera par la suite. Elle résume ce panorama par une phrase qui définit clairement la situation des femmes en général, mais dont elle considère qu'elle est plus vraie à Ciudad Juárez que dans les autres endroits du monde, en disant, « corps de femmes : danger de mort »⁴⁷.

Si le nombre des cas est étonnant, il s'avère également surprenant que jusqu'à aujourd'hui, la majorité de ces derniers demeurent non résolus. Selon Segato, leur impunité se manifeste dans

⁴⁴ Interview de Diana Washington Valdez <https://www.youtube.com/watch?v=2dpnNohz4o>.

Sur les statistiques, qui en raison de la corruption et la manque de catégorisation spécifique sont incomplets, la philosophe et chercheuse de genre María Encarnación López déclare que jusqu'en 2018, 3000 femmes ont disparu à Ciudad Juárez. Voir M. E. Lopez, « Femicide in Ciudad Juárez is enabled by the regulation of gender, justice, and production in Mexico », <https://blogs.lse.ac.uk/latamcaribbean/2018/02/15/femicide-in-ciudad-juarez-is-enabled-by-the-regulation-of-gender-justice-and-production-in-mexico/>.

Ainsi, même dans un article publié en 2019, la chercheuse Ariadna Estévez parle de 23800 féminicides et de 8974 disparitions de femmes au niveau national seulement depuis 2006. Voir : A. Estévez, « Necropolitical wars », in Kojo Koram (ed.), *The War on Drugs and the Global Colour Line*, Pluto Press, London, 2009. Ces chiffres sont approximatifs, mais ils montrent déjà l'ampleur du problème.

⁴⁵ D. Washington Valdez, *Cosecha de mujeres*, op. cit., p. 83.

⁴⁶ M. E. Lopez., « Femicide in Ciudad Juárez is enabled by the regulation of gender, justice, and production in Mexico », op. cit.

⁴⁷ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 33.

trois aspects principaux. Le premier est l'absence des accusés ; le deuxième, est l'absence d'opérations d'investigation ; le troisième est le caractère récurrent de cette sorte de crimes. L'impunité est tellement claire même selon l'entourage et les familles des victimes, que des manifestations de membres de la communauté confrontée à ces crimes ont eu lieu non seulement pour exiger leur élucidation, mais surtout pour demander que cessent les fausses accusations et que soient libérés les bouc-émissaires. L'impunité de ces crimes représente un premier aspect qui, tant pour Segato que pour Washington et d'autres chercheurs, constitue le signe de l'existence d'une organisation criminelle complexe responsable des agressions, puisque, comme le fait remarquer Segato :

Il est évident que la continuité de ce type de crime pendant onze ans sans que sa récurrence soit perturbée requiert des ressources humaines et matérielles considérables qui impliquent: le contrôle d'un réseau étendu et fidèle d'associés, l'accès aux lieux de détention et de torture, les véhicules de transport de la victime, accès et influence ou pouvoir d'intimidation ou de chantage sur les représentants de l'ordre public à tous les niveaux, y compris fédéral; accès et influence ou pouvoir d'intimidation ou de chantage des membres du gouvernement et de l'administration publique à tous les niveaux, y compris fédéral⁴⁸.

L'impunité révèle expose donc déjà l'existence de liens entre les responsables des agressions et les organisations étatiques, qu'ils sont tout au moins capables d'influencer. En fait, selon Segato, les nouvelles modalités de la guerre se définissent par l'informalité d'un espace contrôlé par des corporations armées, dans lesquelles figurent des effectifs étatiques et paraétatiques⁴⁹. Ce sont des guerres qui se définissent par leur longue durée, puisque leurs agents ne cherchent pas à retrouver la paix, mais à faire durer la guerre le plus possible. Segato considère qu'il existe une configuration de maîtrise recherchée par les puissances impériales, qui à travers les nouvelles formes de guerres peuvent contrôler les territoires et s'enrichir. Dans ce contexte, se produit une accumulation de capitaux qui ne connaît pas de limites, c'est une accumulation sans contrôle. Tel est aussi le cas à Ciudad Juárez, où un groupe contrôle toutes les ressources d'un espace déterminé et rend ainsi impossible toute opposition. Dans son analyse, Segato mentionne brièvement les travaux des journalistes Diana Washington Valdez et Sergio Gonzales Rodriguez qui, ayant examiné la situation et mené de longues investigations, ont trouvé des liens entre ces crimes et des personnages reconnus au sein de la société, des grands propriétaires, etc.⁵⁰. Cependant, comme l'explique

⁴⁸ *Ibid.*, p. 44.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 57.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 37.

Segato, il manque quelques éléments qui permettraient d'établir clairement ce lien et de comprendre le motif ayant été à l'origine de ces crimes. C'est aussi pour cette raison qu'il est nécessaire de clarifier, de rendre compréhensible le motif réel de ces crimes et de cesser de les considérer automatiquement et sans aucune réflexion comme des crimes à motif sexuel ou des crimes passionnels. Son investigation lui en effet permis d'identifier de grandes instances de corruption et d'établir des liens avec de grands personnages de la société mexicaine. Washington Valdez, tout comme Segato plus tard, considère que ces crimes se trouvent à l'intersection des circonstances sociales et économiques concrètes qui impliquent l'accès aux ressources à la force exécutive et publique, y compris un contrôle des forces policières. Segato, lie pour sa part l'augmentation des cas à l'apparition, en 1993, du NAFTA, le traité de commerce entre le Mexique et les États-Unis qui permis une croissance économique à l'intérieur de la zone, mais en maintenant les grandes différences existant entre l'ensemble de la population et les personnes monopolisant continuellement les richesses. Ce constat permet à Segato de souligner, tout au long de son texte, les nouvelles circonstances économiques qui permettent d'établir une connexion entre l'accumulation sans limite et les débordements de la violence⁵¹. Elle insiste également sur le caractère très particulier de l'atmosphère de Ciudad Juárez, sur la cruauté et l'immense corruption qui y règnent. De plus, elle considère que cette ville se caractérise par un nouveau type de guerre, une nouvelle forme de conflit, qu'il est possible de retrouver également dans d'autres endroits d'Amérique latine et du monde. Segato en vient à comparer cet aspect à une forme de totalitarisme provincial, puisqu'elle considère que dans ces sortes de scénarios, où le contrôle se trouve entièrement manipulé par un groupe déterminé, on retrouve les conditions du fascisme en tant qu'enfermement, espace sans dehors, encapsulé et autosuffisant⁵². C'est ainsi qu'elle considère que les rhétoriques nationalistes et régionalistes de ces espaces sont comparables à celles du nazisme⁵³.

⁵¹ Dans ce cas, le développement économique que Segato lie déjà à la violence envers les femmes, est visible, entre autres, dans l'accroissement des usines de *maquiladoras*, (usines d'assemblage gérées généralement par des étrangers). Une relation commence ainsi à se dévoiler entre le libéralisme et la violence envers les femmes que Ileana Rodriguez note elle aussi. Elle déclare ainsi : « *Femicidio* in Ciudad Juárez (a Mexican border city opposite El Paso, Texas) is a daunting marker of the shift from modern to postmodern forms of labor. Some of the women killed are workers at the maquilas, one of the newest forms of labor organization that high-tech, corporate capitalism has devised » (I. Rodriguez, *Liberalism at Its Limits: Crime and Terror in the Latin American Cultural Text*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh 2009, p. 153).

⁵² R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 48.

⁵³ *Ibidem*.

A partir de son analyse des cas de violences exercées à Ciudad Juárez, Segato entretient la thèse selon laquelle il existe une seconde réalité, qui est sous-jacente à celle que nous connaissons. Cette seconde réalité serait coextensive à une deuxième économie définie par le capital non-déclaré et obtenu par la commercialisation illégale de biens légaux et illégaux. Si la première réalité, celle que l'on connaît et dont l'information économique est publique, utilise des factions militaires et des groupes de sécurité tant publique que privée pour défendre ses intérêts de pouvoir et de la propriété, Segato déclare que de la même façon il y a des agents chargés de défendre le pouvoir et la propriété de cette seconde réalité. Ces deux réalités se rencontrent sur plusieurs points, dont l'un est la politique, qui naturellement se trouve influencée par la grande mobilisation de richesses de la seconde économie, et un autre, les nouvelles formes de guerres, auxquelles participent des agents aussi bien de la première que de la seconde réalité. Cette considération permet à Segato de considérer la violence qui domine le panorama actuel, comme systématique et liée à plusieurs événements. Par contre, dans le discours délivré par les médias traditionnels, on fait toujours remarquer l'isolement, la dispersion des cas, tout en les décrivant comme des occurrences sporadiques. Le concept d'une seconde réalité se réfère aussi à la nouvelle configuration de l'État dans ces contextes récents en zones de guerre et il désigne une intersection entre l'État et le paraétatique, entre les agents publics et les agents paraétatiques. De plus, il convient de remarquer la duplicité de l'État et de ses forces qui est visible dans le fait que les forces publiques ont des actions paraétatiques, y compris dans leur fonctionnement public, comme c'est le cas de la répression policière dans des actions non publiques, comme quand policiers ou militaires proposent un service de sécurité privée en dehors du service public. La confrontation entre les membres de cette seconde réalité, qui s'organisent comme des corporations, configure ce que l'on appelle les conflits armés ou les conflits internes dans le cadre latino-américain récent. Cependant, bien que Segato se concentre toujours sur le cas latino-américain, elle insiste sur le fait que ces caractéristiques ainsi que les techniques de guerre qui s'y produisent, se sont propagés dans divers endroits du monde.⁵⁴

⁵⁴ Elle suit, en plus, et considère comme fondamentale pour penser les guerres contemporaines l'analyse de la penseuse anglaise Mary Kaldor qui distingue les guerres anciennes des nouvelles en étudiant les guerres après la Guerre froide dans des territoires comme la Serbie et le Moyen-Orient, entre autres, où l'on trouve aussi de nouvelles violences envers les femmes. (*Ibid.*, p. 66, p. 102, p. 162).

La figure du policier s'avère importante dans la mesure où, selon Segato, c'est la première instance où cette dualité de l'État devient visible. La dualité est comprise ici comme « sa duplication dans un agir permanent étatique et paraétatique »⁵⁵. Le policier est une figure qui a dans la rue le pouvoir de se comporter comme un juge et de définir au préalable la sentence de l'individu auquel il se confronte. On le retrouve ainsi dans le monde entier. Segato insiste, en effet, sur l'idée que le cas où des policiers tuent une personne sans que de tels actes n'aient pour autant de conséquences légales est un phénomène partagé. À ce moment dans l'action du policier, s'entrecroisent son agir étatique et son agir paraétatique. Il réalise son travail étatique qui lui permet de se comporter de façon paraétatique et d'être encore protégé par la loi étatique ou, plutôt, par des lacunes juridiques. Un tel comportement atteint son paroxysme dans les cas de tortures sexuelles, qui sont devenus habituels dans plusieurs zones du monde, où l'on retrouve des constantes comme au Chili lors des manifestations de 2019 ou en Colombie, dans les cas réguliers d'exécutions extra-judiciaires ou encore en Irak dans les cas paradigmatiques très connus par les médias internationaux comme celui d'Abou Ghraib. Dans tout cet ensemble de cas, les agresseurs appartiennent aux forces étatiques. Il s'agit soit de policiers soit de militaires en service actif. Ils partagent aussi le fait de n'être pas poursuivis par la loi ou d'obtenir des sentences très courtes, qui s'avèrent injustes en comparaison des crimes commis, quand ils sont poursuivis en tant que crimes et non, par exemple, comme des fautes disciplinaires. Cette duplicité de l'État est de plus en plus visible, on la retrouve dans des exemples comme celui de la Colombie, où les policiers en service et en uniforme tuent des manifestants publiquement et sont encore protégés par l'État. Il y a aussi constamment des cas d'assassinats d'ex-combattants des anciennes guérillas et de leaders sociaux par des militaires, sans qu'il y ait pour autant des répercussions. En ce sens, les corporations de la guerre sont en marge des codes qui soi-disant devraient régir le comportement des forces publiques.

Parallèlement à l'apparition et à la propagation de ces nouvelles formes de guerres, on retrouve la participation de groupes mercenaires qui, comme l'ajoute Segato, ont la possibilité d'assurer leur déplacement d'un lieu à un autre en transportant leurs méthodes de guerre avec eux, puisque les mêmes techniques et stratégies apparaissent et réapparaissent dans plusieurs endroits du monde. En lien avec ce qui précède, on peut affirmer que ces acteurs mercenaires se trouvent aussi à l'entrecroisement de l'étatique et du paraétatique. Il s'agit bien de mercenaires qui n'appartiennent

⁵⁵ *Ibid.*, p. 78.

pas à la force publique, mais sont employés par des gouvernements, comme c'est fréquemment le cas des États-Unis qui emploient des mercenaires pour les guerres au Moyen-Orient, ou bien des membres de la force publique qui, comme cela a été dit précédemment, mènent des actions paraétatiques en dehors de leurs heures de service. À la thèse de Segato sur le déplacement de ces acteurs à travers plusieurs endroits du monde, il est possible d'ajouter qu'historiquement, il y a des preuves, par exemple, du cas de l'entraînement par des militaires états-uniens de groupes paramilitaires en Amérique latine. D'un côté, cet aspect souligne, à nouveau, l'entrecroisement des sphères étatique et paraétatique, cette fois au niveau international et, d'un autre côté, remet en évidence une caractéristique qui était déjà présente dans toute l'analyse de Segato et que l'on peut maintenant définir avec un concept, puisque c'est ce qu'elle appelle précisément une « pédagogie de la cruauté » et qui consiste dans l'enseignement d'un regard extérieur à la vie et aux corps, en permettant l'anéantissement de la sensibilité, le « démantèlement délibéré et systématique de toute l'empathie humaine »⁵⁶. Cet enseignement de la cruauté dans des contextes de guerre émane fréquemment de ces groupes paraétatiques ou mercenaires décrits par Segato⁵⁷. Bien que dans la guerre cette pédagogie apparaisse à travers des formes d'entraînement militaire, Segato insiste sur le fait qu'elle a lieu à plusieurs niveaux de la vie contemporaine où la cruauté s'est amplement exacerbée. Elle affirme ainsi : « c'est comme ça qu'une pédagogie de la cruauté est présentée comme le pouvoir de personnalités psychopathes appréciées par l'esprit du temps et fonctionnelles dans cette phase apocalyptique du capital »⁵⁸.

Ce parcours nous a permis de considérer différents facteurs qui sont à l'œuvre dans les contextes de guerre récents et qui, selon Segato, sont caractéristiques de ces types de sociétés. Il s'agit principalement de facteurs d'accumulation accélérée et incontrôlée du capital, de grandes différences socio-économiques au sein de la population qui sont exacerbées par l'accumulation du capital, par l'entrecroisement des agents paraétatiques et étatiques dans les bandes armées et, enfin, par la duplicité de l'État. Ces contraintes ont aussi commencé à engendrer un nouveau rapport à la

⁵⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁵⁷ Concernant l'enseignement de la cruauté et en prenant l'exemple du réseau paraétatique international, il est possible de mentionner le cas d'entraînement, par des agents états-uniens, de groupes paramilitaires d'Amérique latine. Un cas est exposé dans le documentaire sur « l'école de la mort » en Colombie. Ce cas montre comment la pédagogie de la cruauté est enseignée pour rendre les hommes capables de torturer et d'assassiner des personnes de manière calculée (« Puerto Torres: Escuela de la muerte », accessible à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=MdhFrSZNUXg>).

⁵⁸ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 102.

cruauté, considérée comme nécessaire pour commettre ces types de violences. Nous obtenons de la sorte un contexte détaillé des circonstances qui contribuent à la guerre et, par conséquent, à la violence exercée envers les femmes dans ces situations. On peut à présent considérer en particulier les mécanismes de la violence envers les femmes.

Chapitre 5 : La dimension expressive de la violence envers les femmes dans les contextes de guerre.

Dans une situation de guerre comme celle décrite au chapitre précédent, où la guerre a lieu entre des bandes qui changent constamment et qui ne se définissent plus en rapport à des nations entre lesquelles la guerre est formellement déclarée, où les armées ne sont plus des armées nationales, mais des réseaux configurés au-delà des barrières nationales, les configurations de la violence envers les femmes changent. Dans le deuxième chapitre, on a présenté des clés pour comprendre la violence envers les femmes à partir de sa dimension intersubjective et expressive, en reprenant les interprétations proposées par Segato sur le viol anonyme au Brésil. Dans le troisième chapitre, nous avons proposé un panorama des situations concrètes des femmes dans le contexte des nouvelles guerres, qui a permis de cerner le changement associé à ces agressions et de mesurer à quelle point la manière dont la guerre touche les vies des femmes a changé. Le chapitre précédent nous a préparé à nous plonger dans la considération spécifique des agressions et de leur intelligibilité.

Si l'on continue à travailler sur la thèse de Segato selon laquelle les violences sont toujours intelligibles et qu'en plus les agressions envers les femmes ont constamment une dimension expressive, on peut s'interroger sur les destinateurs des actes de violence envers les femmes dans les nouveaux contextes de la guerre. A qui s'adressent ces agressions, ces messages ? Dans sa considération du viol anonyme comme une violence toujours énoncée pour les autres et adressée à des interlocuteurs, Segato identifiait deux axes d'interlocution émis par l'agresseur : l'un est un axe vertical de communication avec la victime et l'autre un axe horizontal de communication avec ses pairs⁵⁹. Les investigations de Segato la mènent donc à considérer la façon dont se configurent ces axes dans les contextes de guerre. Ainsi, comme elle l'explique, et comme cela est visible selon plusieurs chercheurs, les interlocuteurs ici sont ou bien les membres de la même bande ou ceux d'une bande rivale. Un premier cas observable dans des contextes de violence et fréquemment mentionné aussi bien par Washington Valdez que par Segato permet de voir clairement la

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 39-40.

dimension intersubjective et discursive en tant qu'adressée aux pairs. Tel est le cas du viol et de l'assassinat de la femme en guise de rite d'initiation à la bande criminelle, comme une épreuve nécessaire pour y entrer. Avec cet acte, l'agresseur demande à ses pairs, aux membres de la bande, l'entrée dans leur société. Segato explique qu'il « rivalise avec eux, montrant qu'il mérite, en raison de son agressivité et de son pouvoir de mort, d'occuper une place dans la confrérie virile et même d'acquérir une position exceptionnelle dans une fraternité qui ne reconnaît qu'un langage hiérarchique et une organisation pyramidale »⁶⁰. Au moyen de ces actes, l'agresseur peut exposer son insensibilité, son degré de cruauté, sa capacité à susciter la douleur chez les autres sans être lui-même affecté. En ce sens, même si l'axe vertical de la communication envers la victime peut inclure un discours punitif, par rapport aux pairs, la femme est seulement une victime sacrificielle qui permet d'exposer une capacité de cruauté, un pouvoir d'anéantissement. Les crimes sont alors une preuve de la cruauté et de la méchanceté nécessaires pour entrer dans la bande et perpétrer les crimes commis dans ce cadre qui sont plus importants que ceux commis envers les femmes. Ainsi, agresser, assassiner une femme signifie que l'on est capable de commettre un grand nombre d'autres crimes. Étant donné que le viol et l'assassinat sont un rite qui permet de se présenter aux autres, ils constituent aussi un pacte avec eux : l'acte crée un lien se caractérisant par le silence. Le crime instaure, en effet, une loyauté qui, dès ses prémices, demeure inviolable, Segato insiste sur le fait que l'impunité n'est pas une simple conséquence accessoire du crime, ni une cause qui le motive, mais qu'elle est déjà centrale dans son intention. Les membres de la bande gardent le silence sur les actes, ils jurent – même sans avoir besoin de le dire – de ne pas trahir leurs compagnons, de ne pas révéler qui a commis les crimes, même si le fait d'avoir commis ce crime, tout comme celui d'entrer dans la bande criminelle, présuppose déjà un gage de silence. Cette complicité silencieuse s'étend aussi à d'autres individus qui ne sont pas les agresseurs principaux, mais qui les aident en tant qu'associés et empêchent également, par leur loyauté silencieuse, que les crimes soient investigués et résolus. L'impunité représente donc une démonstration du pouvoir de l'agresseur, de son large réseau de ressources et de sa capacité à être au-delà de la loi. Cet aspect met en évidence un deuxième type de cas, celui des agressions envers les femmes en tant que message pour les hommes de la bande ou du côté ennemi. Dans ce cas aussi, ce sont les hommes qui sont considérés comme des interlocuteurs et des égaux. Le message s'adresse aux hommes qui auraient dû pouvoir protéger la femme et ainsi, il s'étend aux proches et aux familles des victimes,

⁶⁰ *Ibid.*, p. 40.

aux membres des forces de police, aux autorités, à tous ceux qui ont été incapables de les défendre. Ces crimes transmettent, à travers les corps des femmes, un message qui ne s'adresse pas principalement à elles, mais aux autres qui sont considérés comme les ennemis, dans un certain contexte de guerre. Ainsi Segato propose de les comprendre comme une façon d'écrire, d'inscrire la violence dans les corps des femmes. Cette caractérisation rappelle encore une fois que ces crimes sont des événements plus expressifs qu'instrumentaux. En raison de cette dimension expressive du crime, Segato peut dire que chaque crime porte dans un sens discursif la trace de son auteur, comme une sorte de signature⁶¹, ce qui est d'autant plus visible que, dans la langue française, comme en espagnol, le mot auteur désigne en même temps l'auteur d'un crime (en anglais *perpetrator*) et celui d'un écrit. Dans la mesure où l'agression constitue une communication adressée aux autres hommes, Segato l'envisage comme une écriture dans le corps des femmes.

Préciser la compréhension de ce message implique d'attirer l'attention sur la particularité du viol. Segato explique qu'étant donné que, dans notre monde, la sexualité réunit dans un acte unique la domination physique et morale de l'autre, le viol constitue l'annihilation absolue de la volonté de la victime⁶². Dans son premier ouvrage, Segato s'était déjà référée au viol en tant qu'acte visant à retirer la vitalité de la femme⁶³. Mais, même si tout viol possède déjà ces caractéristiques, la violence prend ici une nouvelle portée d'une plus grande ampleur. Elle est définie par l'anéantissement absolu de la victime : « sa destruction avec une cruauté excessive, son pillage jusqu'au dernier vestige de la vie, sa torture à mort »⁶⁴. Cet anéantissement n'est pas seulement physique mais aussi moral, c'est également un anéantissement de la volonté, qui se développe au moyen de la torture et l'utilise en tant qu'arme, comme élément central dans la stratégie guerrière. Dans l'espace de la guerre, ce qui s'affirme comme souverain a besoin de la défaite psychologique et morale de l'autre, de manière à le transformer en audience réceptrice de l'exhibition de son pouvoir de mort⁶⁵. Alors que cette défaite morale s'exerce sur le corps de la femme, mais inclut un message pour l'ensemble de la communauté, elle constitue la défaite morale de l'ennemi en général, sa destruction et pas seulement celle des femmes concrètement ciblées. Étant donné que

⁶¹ *Ibid.*, p. 39.

⁶² *Ibid.*, p. 38.

⁶³ R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 31.

⁶⁴ R. Segato *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 58.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 39.

les agresseurs ne disposent pas d'autres moyens, disons juridiques ou légaux, de constater leur maîtrise sur le territoire, la dimension expressive s'avère fondamentale pour eux dans ce contexte de guerre informelle. Ils étalent leur pouvoir en l'exerçant sur les corps des autres⁶⁶. Du fait d'un changement de la configuration du pouvoir et du passage d'un pouvoir traditionnellement exercé sur le territoire, dans une dynamique féodale, vers un pouvoir qui s'exerce sur les corps proprement dits, le rapport entre le corps féminin et le territoire a lui aussi changé. Segato lie ce changement à la conception foucauldienne du biopouvoir, qu'elle interprète comme le fait, pour le corps lui-même, de devenir le territoire de telle sorte que les violences et même les signes d'appartenance à un groupe s'y insèrent. La constitution du corps comme cible dans laquelle s'exprime le pouvoir permet de comprendre sous deux angles le phénomène du corps en tant que champ de bataille: dans un premier temps, il s'agit de la configuration du pouvoir biopolitique où ce sont les corps et les vies elles-mêmes qui sont régulés et contrôlés; dans un second temps, ce phénomène permet de comprendre les dynamiques émancipatrices possibles dans ce cadre, qui passent nécessairement par le corps et ses affects. Ainsi, la configuration de la politique est centrée sur le corps comme territoire, ce qui, selon Segato, est le corrélat d'une question identitaire dans les nouvelles politiques, qui demandent aux membres de s'affilier aux réseaux identitaires. Ces réseaux, composés des corps des membres, sont alors un territoire en même temps qu'une identité. La politique de l'identité laisse de côté les motivations idéologiques, morales et théologiques⁶⁷. Les points de débat ne le sont qu'à des fins d'adhésion et de cohésion du réseau, en vue de construire des alliances et pour s'opposer aux autres bandes dans le contexte d'une relation compétitive autour du pouvoir. Le but central est l'obtention du pouvoir et non la propagation ou le développement d'un projet idéologique. Segato considère ainsi que la guerre est menée entre les élites des bandes, qui sont méticuleusement stratifiées et que chacune de ces bandes utilise son réseau en tant que ressource pour l'acquisition de ce pouvoir⁶⁸.

Face à ce scénario l'usage de la violence est une stratégie délibérée et inclut des entraînements des agents militaires comme mentionné au chapitre précédent. Segato prend pour exemple le cas du Guatemala, où dans des manuels d'instruction militaire figurent des commentaires comme le

⁶⁶ *Ibid.*, p. 61.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 71.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 72.

suivant, analysé par la chercheuse Lily Muñoz : « Le soldat a généralement une grande aversion pour les opérations de type policier et les mesures répressives contre les femmes, les enfants et les malades de la population civile, à moins qu'il ne soit extrêmement bien endoctriné dans la nécessité de ces opérations »⁶⁹. Toujours dans le cas de la Colombie, comme évoqué précédemment, des recherches anthropologiques ont exposé la création, par les forces paramilitaires, de centres d'endoctrinement, désignés comme des « écoles de la mort », où les combattants étaient précisément entraînés à la torture et à l'homicide, en général dans des stratégies non conventionnelles de guerre, qui impliquaient une déshumanisation de la sensibilité et un exercice de cruauté sans repères éthiques ou moraux. Le fait d'inscrire cette violence dans des corps considérés comme dociles ou fragiles du fait que ce ne sont pas les corps d'ennemis proprement dits, eux aussi capables de se battre, montre clairement son caractère cruel et sa capacité d'inhumanité.

Si ces guerres sont violentes en général, elles le sont à un tel degré que, par exemple, la chercheuse Ariadna Estévez propose de parler de « guerres nécropolitiques »⁷⁰, dans ses réflexions autour du cas national mexicain et inspirées par les études de nécropolitique d'Achille Mbembe. Même si la distribution de la violence est inégale, dans chaque nouveau cas, elle est plus brutale envers les femmes. Segato prouve que si la violence envers l'ensemble de la population a augmenté avec le déploiement de nouvelles formes de guerres et que les données montrent aussi une augmentation des cas de violence concernant les hommes, ceux touchant les femmes connaissent une croissance bien plus rapide. Même s'il faut rappeler que les données n'incluent pas la totalité des cas, Segato présente un certain nombre de cas pour illustrer ce phénomène. Ainsi, au Salvador, alors que les homicides des hommes ont augmenté de 40%, ceux des femmes ont pour leur part augmenté de 111% et au Honduras alors que ceux des hommes ont augmenté de 40 %, ceux des femmes ont augmenté de 166%, pour ne citer que quelques cas⁷¹. Bien que la violence dans le contexte de ces guerres connaisse une recrudescence par rapport à la violence présente dans ces territoires auparavant, elle s'expose davantage encore dans la violence envers les corps féminins. Ce sont les raisons pour lesquelles on peut parler, comme l'indique le titre des essais rassemblés par Segato,

⁶⁹ *Ibid.*, p. 65.

⁷⁰ A. Estévez, « Necropolitical wars » *op. cit.*, p. 103.

⁷¹ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, *op. cit.*, p. 86.

d'une « guerre contre les femmes », ou comme le propose Estévez, d'une sorte de juxtaposition entre deux guerres : « la guerre pour la gouvernementalisation nécropolitique de l'État et la guerre pour la dépossession des corps des femmes »⁷². Bien que le but ne soit pas ici d'approfondir l'interprétation d'Estévez, sa conception montre déjà le lien sur lequel nous avons insisté entre la recrudescence de la violence envers les femmes et les nouvelles formes que revêt la guerre.

A travers certaines considérations, dans ce chapitre, nous avons constaté que les mécanismes de la violence envers les femmes dans les nouveaux contextes de guerre pouvaient être définis comme une violence expressive adressée principalement aux autres hommes en tant que pairs et copains de fratrie ou comme ennemis, membres de la bande opposée. Cela présente aussi la violence dirigée envers le corps de la femme comme une violence qui cible davantage les corps considérés comme les plus fragiles et qui n'a pas pour cible une femme particulière, déterminée. Ces crimes sont impersonnels, c'est-à-dire dirigés vers une femme générique ou vers la femme en tant qu'appartenant à un groupe ou à une communauté déterminée. La réflexion précédente empêche donc de considérer la violence envers la femme dans les nouvelles formes de guerres comme une propagation des pratiques privées aux pratiques de guerre. Segato explique, toute comme Washington Valdez, que cette nouvelle forme de violence apparaît dans des sociétés où elle ne se produisait pas traditionnellement⁷³. En revanche, Segato constate que la violence de la guerre commence à s'immiscer dans la vie privée. Elle apparaît, en premier lieu, sur le plan de la guerre et passe, ensuite, dans la vie domestique.

⁷² A. Estévez, « Necropolitical wars », *op. cit.*, p. 104.

⁷³ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, *op. cit.*, p. 64.

Chapitre 6 : La victime sacrificielle et la vie sujet au deuil

Dans le chapitre précédent, nous avons constaté que la violence de l'agression ne cible pas à proprement parler la femme concrète qui est agressée, mais qu'elle constitue un moyen d'expression vers les autres hommes, soit ennemis, soit camarades de fraternité dans une dynamique de guerre contemporaine. Cela nous a permis d'aborder la conception de la victime du viol comme sacrificielle, qui fera l'objet de ce chapitre et s'inspirera en principe du travail de Segato, en le complétant et en le mettant en dialogue avec quelques réflexions de Judith Butler dans *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil* et *Vie précaire*.

Du fait que sa mort permet à l'homme de montrer à ses pairs sa cruauté et sa capacité d'insensibilité, la victime a une propriété sacrificielle. Le corps de la femme est utilisé afin que le groupe d'hommes puisse continuer à fonctionner. Segato se réfère à cette dynamique de la façon suivante: « La victime sacrificielle, partie d'un territoire dominé, est contrainte de rendre le tribut de son corps à la cohésion et à la vitalité du groupe et la tache de son sang définit l'appartenance ésotérique de ses assassins »⁷⁴. Les femmes qui sont violentées font partie d'une communauté déterminée, parfois dans le sens d'un groupe religieux, ethnique ou politique, mais, dans les cas de conflits internes, comme à Ciudad Juárez, les femmes ciblées sont celles qui vivent dans la marginalisation, qui sont « pauvres, brunes, métis »⁷⁵. La plupart d'elles, même les plus jeunes adolescentes, sont ouvrières dans des usines *maquiladoras*, où parfois leurs propres familles travaillent aussi. Elles vivent dans des zones éloignées du centre-ville, vers lequel quelques-unes d'entre elles se déplacent pour se rendre au travail⁷⁶. Il s'agit de filles extrêmement pauvres et sans aucun espoir tangible de sortir de la pauvreté. Ce sont ces femmes qui sont les plus vulnérables du fait de leurs conditions de vie déplorables qui sont aussi fréquemment les plus susceptibles de subir la violence.

Cependant, en suivant les analyses de Segato, ainsi que les recherches de Washington Valdez et le travail de Judith Butler auquel on se référera dans la partie suivante, on verra clairement que si ces

⁷⁴ *Ibid.*, p. 46.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁷⁶ Pour une analyse plus étendue des conditions du travail dans les usines de *maquiladoras* de la frontière entre les États-Unis et le Mexique, on verra D. Peña, *The Terror of the Machine : Technology, Work, Gender, and Ecology on the U.S.- Mexico Border*, Center for Mexican American Studies, University of Texas Press, Texas, 1997.

femmes sont des cibles potentielles, ce n'est pas tellement dû au fait qu'il est plus facile de les attaquer. Il est vrai qu'elles font de grands trajets pour aller travailler, parfois tard le soir et que leurs familles sont elles aussi occupées au travail, mais ce ne sont pas de telles circonstances qui expliquent le fait qu'elles soient des victimes potentielles. On constate plutôt qu'il existe à la base de ces violences une conception subreptice selon laquelle certaines vies n'ont de l'importance que comme *sacrifiables*, c'est-à-dire en tant que sujets destinés au sacrifice ou consommables⁷⁷. Segato indique ainsi que « Le langage du féminicide utilise le significat corps féminin pour indiquer la position de ce qui peut être sacrifié pour le plus grand bien, pour un bien collectif, comme l'est la constitution d'une fratrie mafieuse »⁷⁸. Mais, cette conception de la victime comme sacrificielle n'émerge pas seulement du travail théorique, puisque, comme l'affirme Washington Valdez, elle est déjà présente, bien que sans être vraiment explorée, dans le discours médiatique. Elle explique :

Parfois, la presse utilise le mot « sacrifice » pour désigner un meurtre ou utilise ce terme comme synonyme d'homicide. Sauf s'il s'agit d'un rituel, l'utilisation du mot "sacrifice" est inconnue et étrange pour la presse états-unienne. Cependant, cette différence culturelle m'a poussée à raconter ce qui s'est passé... Si nous considérons le contexte dans lequel ces crimes sont enregistrés, en réalité l'utilisation du terme était appropriée⁷⁹.

À partir de plusieurs perspectives émerge donc la conception de l'agression comme un sacrifice, et de la victime comme sacrificielle. Dans le sens que nous venons d'élucider, cette conception signifie que les vies de ces femmes sont considérées comme d'une importance mineure par rapport à celles des hommes qui commettent les agressions et face à celles des autres femmes, les femmes riches qui ne sont pas des sujets destinés au sacrifice. En fait, Washington Valdez considère qu'il existe nettement une distinction entre les femmes qui sont la cible des violences et celles qui n'en subissent pas, entre leurs classes socio-économiques respectives, les moyens financiers dont elles disposent et les environnements dans lesquels elles vivent, bien qu'elles occupent le même

⁷⁷ Comme on a déjà commencé à l'exposer dans les chapitres précédents, la conception de ces femmes comme vies qui sont susceptibles d'être sacrifiées est présente chez Segato. Cependant, comme on l'abordera dans le chapitre suivant cette constatation est partagée par plusieurs chercheuses auxquelles on s'est référé au long de ce travail. Cette dynamique que plusieurs d'entre elles considèrent caractéristique d'une nouvelle forme de violence s'entrecroise avec un développement néolibéral ou capitaliste, visible dans le cas de Ciudad Juárez, considéré généralement comme un exemple paradigmatique en vertu de sa violence rendent plus claires les conjectures. Alicia Schmidt Camacho rapporte déjà aux années 60 l'origine du développement économique vécu dans la ville et affirme que la féminisation du non-citoyen consommable ou jetable (*disposable*) est peut-être plus visible dans le courant de brutalisation et de meurtre des femmes mexicaines subalternes dans l'État de Chihuahua (où se retrouve Ciudad Juárez). Voir A. Schmidt-Camacho, « Ciudadana X: Gender Violence and the Denationalization of Women's Rights in Ciudad Juárez, Mexico », *CR: The New Centennial Review*, vol. 5, n° 1, 2005, pp. 259.

⁷⁸ R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 46.

⁷⁹ D. Washington-Valdez, *Cosecha de mujeres: Safari en el desierto mexicano.*, op. cit., p. 45.

périmètre géographique⁸⁰. Washington Valdez évoque, à propos de la valeur mineure des vies des femmes pauvres, violées et assassinées, une conversation qu'elle a eue avec une femme riche qui est une activiste contre les féminicides à Ciudad Juarez et qui est issue d'une famille possédant de l'influence et du pouvoir dans cette zone. Quand elle lui a demandé pourquoi les hommes d'affaires avec lesquels elle était en contact connaissaient des féminicides, mais ne cherchaient pas à les faire arrêter, cette femme lui a simplement répondu : « ils ne se soucient pas des femmes pauvres »⁸¹. Bien que cette réflexion puisse apparaître comme une simple anecdote, elle est pourtant révélatrice de la conception qu'ont les individus en ce qui concerne leurs vies propres et les vies des autres dans un espace comme celui-là. Et il s'agit d'un point de vue qui ne transparaît pas seulement dans les mots de cette femme en particulier, mais aussi dans les déclarations du gouvernement et de la presse, et dans le fait que de tels crimes continuent à avoir lieu et que les coupables ne sont pas retrouvés⁸².

Dans *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Judith Butler examine à son tour ce qu'elle appelle la « guerre contemporaine »⁸³, en se référant elle aussi aux discours construits dans l'opinion publique, à travers des déclarations de politiciens et de journalistes, en y analysant « les modes culturels de régulation des dispositions affectives et éthiques opérant par un cadrage sélectif et différentiel de la violence »⁸⁴. Cela signifie qu'il s'agit d'analyser les discours pour y retrouver les normes qui établissent qu'une vie puisse être soumise à la violence. Butler inscrit cet ouvrage dans la même ligne que *Vie précaire*, un ouvrage antérieur où, dans sa

⁸⁰ Ce chemin n'est pas exploré ici car la question de notre travail porte sur l'intelligibilité de la violence à partir des conditions d'ordre politique et social. Cependant la question de l'injustice épistémologique pourrait aussi contribuer à éclairer d'autres aspects de cette recherche. Ainsi, il faudrait en plus considérer la dimension de sacrifice, considérer le fait que les témoignages des femmes survivantes ou de ces qui dénoncent la violence dans la communauté sont décrédités à cause des conditions d'être de ces femmes, pauvres, et en plus fréquemment *mestizas*. Cette dimension pourrait s'appuyer sur la recherche développée par Miranda Fricker, en examinant la perte de validité d'un témoignage en vertu de la personne qui le délivre. Voir : M. Fricker. *Epistemic Injustice. Power & the Ethics of Knowing*, Oxford University Press, Oxford, 2007.

⁸¹ D. Washington-Valdez. *Cosecha de mujeres: Safari en el desierto mexicano.*, op cit., p. 38.

⁸² Melissa Wright géographe et académique américaine a présenté, dans son livre de recherche sur les années allant de 1991 à 2003, l'idée que les femmes, en particulier celles du troisième monde, et qui travaillent dans des usines *maquiladoras* ou *maquilas* sont jetables (*disposable*), comme des déchets. Ce travail est écrit dans le même esprit que ceux de Segato et Washington Valdez. Wright dédie plusieurs passages à la situation de Ciudad Juarez où elle retrouve une sorte d'écho entre le discours des chefs de *maquiladoras* et le discours publique (des élites politiques et d'affaires) qui se réfère aux morts de femmes qui sont assassinées et violées. Bien que Wright fasse des visites à des usines en Chine et Mexique, elle insiste sur la globalité de ce mythe. M. Wright, *Disposable Women and Other Myths of Global Capitalism*, Routledge, New York/ London, 2006.

⁸³ J. Butler, *Ce qui fait une vie*, op. cit., p. 7.

⁸⁴ *Idem.*, p. 7.

trajectoire, elle commence par analyser la guerre contemporaine des États-Unis contre le terrorisme, une forme de guerre qui a été engendrée par les événements du 9 septembre 2001. C'est la raison pour laquelle Butler qualifie de « guerre contemporaine » une guerre qui diffère de celles signalées précédemment par Segato ou Lamb. Cependant, grâce à son appareil théorique, Butler opère des distinctions et apporte des contributions qui sont d'une grande valeur non seulement pour penser la rhétorique américaine après 2001, mais aussi afin d'analyser les guerres et les violences en général. Elle reconnaît que même si sa théorie part de la guerre américaine contre le terrorisme, les conséquences sont diverses et s'avèrent utiles pour mener une réflexion depuis les questions que pose la liberté reproductive jusqu'à celle que pose la migration, entre autres⁸⁵. Ainsi, bien que son discours soit inspiré par ces événements, il aide à penser et théoriser également les violences dans d'autres scénarios où il est possible de trouver des rapprochements entre le fonctionnement de ces mêmes mécanismes. Compte tenu de ces rapprochements, l'approche de Butler s'avère riche pour considérer les violences envers les femmes et c'est pour cette raison que l'on s'y réfère. De plus, si elle reconnaît que la violence s'étend à tous les types de corps, elle remarque aussi dans *Vie précaire* que ce sont généralement les femmes qui sont en plus grand danger. Comme elle l'explique: « the fact as well that women and minorities, including sexual minorities, are, as a community, subjected to violence, exposed to its possibility, if not its realization »⁸⁶.

Les déterminations et cadrages selon lesquels une vie est ou bien comprise comme une vie humaine et donc, comme étant sujet au deuil, ou, par contre, laissée de côté, constituent son principal objet d'étude. En fait, elle expose l'idée que si une vie n'est jamais actuellement considérée comme étant vivante, prise en compte, la violence infligée sur elle ne compte pas, elle ne peut pas être blessée ni tuée parce que, selon les critères culturels, elle n'a jamais été une véritable vie⁸⁷. Butler montre le lien existant entre ces normes et la politique : les cadres à partir desquels on identifie une vie comme étant humaine et, ainsi, comme susceptible d'être perdue ou blessée, constituent déjà un exercice de pouvoir, puisqu'ils sont imposés délibérément et non de manière fortuite. De cette manière, la vie que l'on attribue aux autres est déjà médiée par le pouvoir. Si l'on transpose

⁸⁵ *Ibid.*, pp. 31-32.

⁸⁶ J. Butler, *Vie précaire*, op. cit., p. 20.

⁸⁷ J. Butler, *Ce qui fait une vie*, op. cit., p. 7.

cette hypothèse de Butler aux cas des femmes qui nous intéressent ici, on constate que, dans un double sens, ces femmes ne sont pas appréhendées comme vivant pleinement⁸⁸. Leurs vies sont considérées, aussi bien par leurs agresseurs que par leurs propres communautés, comme moins importantes que les vies bien remplies des hommes. Elles sont attaquées soit parce que les groupes ethniques ou religieux auxquels elles appartiennent sont considérés comme moins qu’humains, soit du fait que l’on pense qu’elles sont *sacrifiables* par le simple fait que ce sont des femmes et qu’elles sont pauvres. Elles subissent une violence qui s’ajoute à celle touchant les hommes de leurs groupes, seulement parce qu’elles sont des femmes. Mais, en outre, comme on l’a déjà constaté avec Segato et Lamb et même Washington Valdez, les femmes subissent une nouvelle victimisation de la part de leurs communautés ou familles. Si elles survivent à l’agression, elles sont considérées comme sales en raison de leur contact avec l’autre, l’ennemi, et sont ainsi rejetées par leurs propres familles et exclues de la communauté, elles sont laissées sans soins médicaux ou psychologiques pendant la période suivant les agressions et la guerre, elles ne sont pas reconnues comme le sont les hommes qui obtiennent des médailles et elles ne reçoivent même pas de subsides. Le discours fréquemment tenu est que ce sont seulement des femmes, ce qui montre clairement qu’aussi bien pour leurs proches que pour leurs ennemis, les femmes occupent toujours une place inférieure. De même quand une femme est morte, elle subit une *re-victimisation* de la part de la presse qui essaie constamment de noircir la réputation de ces femmes pour ainsi ôter de l’importance à leurs assassinats.

Butler indique donc que le problème ne réside pas dans notre capacité à reconnaître ou non les autres personnes, puisque déjà la reconnaissance elle-même présuppose la *reconnaissabilité* de l’autre, le fait de pouvoir être appréhendé comme reconnaissable. C’est ce qu’elle explique ainsi : « les catégories, les conventions et les normes qui préparent ou établissent un sujet pour la reconnaissance, qui induisent un sujet de ce type, précèdent et rendent possible l’acte de reconnaissance lui-même. Dans ce sens, la *reconnaissabilité* précède la reconnaissance»⁸⁹. De cette façon, les normes sous-jacentes déterminent déjà qui compte ou ne compte pas comme une

⁸⁸ Pour Melissa Wright ces femmes comme celles de Ciudad Juarez qu’elle appelle l’espace paradigmatique de la femme jetable, ne sont pas seulement non vivantes mais aussi comparables à des déchets. Elles sont utilisées pour que les chefs des usines puissent extraire d’elles quelque profit et en suite elles sont mises au rebut. Ce constat rejoint le lien que Segato décrit aussi entre les femmes mortes à Ciudad Juarez et les usines *maquiladoras* dont plusieurs d’elles travaillent. M. Wright, *Disposable Women and Other Myths of Global Capitalism*, op. cit.

⁸⁹ J. Butler, *Ce qui fait une vie*, op. cit., p. 11.

personne reconnaissable. De plus, dans les contextes de guerre, la reconnaissance de l'autre et de sa vulnérabilité ne suscite pas nécessairement l'intention de le protéger, bien au contraire, Butler explique que « la condition partagée de précarité ne conduit pas à la reconnaissance réciproque, mais à une exploitation spécifique des populations visées »⁹⁰.

Quand Lamb rend visite à des femmes ayant survécu à la violence de genre dans des contextes de guerres récents, elle se demande tout à la fois comment des personnes peuvent commettre de tels actes, comment elles en ont été capables et aussi pourquoi, par la suite, cette violence n'a suscité aucune indignation de la part des politiciens, de la communauté internationale et même des membres de la communauté concernée, qui au lieu d'aider les victimes, les rejettent. A cette question qui, de prime abord, peut sembler au-delà du sens, ou non intelligible, les hypothèses de Butler apportent effectivement une réponse. L'auteure affirme en effet que « notre capacité à répondre par l'indignation dépend tacitement de la réalisation du fait qu'une vie douée de valeur a été blessée ou perdue dans un contexte de guerre »⁹¹. Si comme cela a été dit précédemment, certaines vies ne sont pas considérées comme étant réellement des vies, leur perte n'est donc pas non plus considérée comme une perte véritable. Ce fait explique autant la capacité des agresseurs à agir sans s'émouvoir que la réponse ou l'absence de réponse, dans certains cas, et la *re-victimisation* ainsi que le rejet dans d'autres cas de la part des familles et des communautés de ces femmes. Butler explique :

La distribution différentielle des conditions de possibilité du deuil (grievability) parmi les populations a des conséquences sur les raisons pour lesquelles nous éprouvons des affects dotés d'effets politiques, comme l'horreur, la culpabilité, le sadisme vertueux, le sentiment de perte ou l'indifférence⁹².

Déjà, le fait d'adopter une position politiquement ou moralement critique envers une action dépend de notre inscription dans un certain champ de réalité selon lequel nous considérons ce qui compte en tant qu'humain et comme sujet au deuil, et ce qui est au-delà de cette attribution. Les choses qui comptent pour nous, les vies que l'on considère comme vies pleines, sont celles qui deviennent prises en compte par nous. Même si le sujet spécifique que Butler analyse dans le deuxième essai de *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, est celui de la photographie, la métaphore peut aussi servir à examiner toutes les considérations à propos de l'autre, puisque,

⁹⁰ *Ibid.*, p. 35.

⁹¹ *Ibid.*, p. 57.

⁹² *Ibid.*, pp. 28-29.

comme elle le fait remarquer, nous sommes toujours submergés dans des interprétations sociales, si bien que la politique elle-même constitue un contrôle de la perspective⁹³, un certain regard, une manière de voir les autres, qui est déterminée au préalable, même avant les rencontres.

Butler souligne que ces vies que l'on considère comme non sujettes au deuil, car elles sont dépourvues de valeur, sont les plus susceptibles d'être exposées à la violence et même à la mort. Toutes les vies sont précaires quand on considère leur précarité existentielle (*precariousness*), c'est-à-dire le fait que toute vie peut prendre fin, être blessée ou anéantie précisément du fait qu'il s'agit d'une vie qui est née. Mais, Butler identifie aussi cette précarité sociale (*precarity*), telle qu'elle a été décrite précédemment comme ce qui s'instaure de manière politique et détermine l'accès aux ressources économiques et sociales, sans lesquelles une population reste plus vulnérable à la violence. Ces vies sont simplement laissées sans protection face à l'exposition à la violence. Tout comme les autres auteures que nous avons évoquées plus haut, Butler reconnaît l'existence d'un lien entre l'État et la violence dans les guerres contemporaines. Ainsi, elle s'exclame : « Toute violence ne provient évidemment pas de l'État-nation, mais on trouverait rarement des exemples contemporains de violence qui n'aient aucun rapport avec cette forme politique »⁹⁴. Ce sont les mêmes États qui, tout en atténuant autant que possible la précarité d'un groupe ou d'une population, maximisent celle des autres. Ainsi, la précarité est tout à la fois partagée et, en même temps, politiquement induite.

La réflexion de Judith Butler sur la dimension sacrificielle de la victime, conjointement à sa lecture de la précarité et la vulnérabilité, nous a permis d'observer les liens existants entre le discours politico-médiatique et nos affects envers les autres, en exposant comment il y a déjà toujours des normes et des cadres qui déterminent ce qui compte pour nous comme une vie valable et importante. Cela a aussi montré comment certaines vies sont toujours écartées et laissées de côté par rapport à la délimitation de ce qui est valable. On a également retracé la situation des femmes dans des contextes de guerre récents, ce qui nous a permis de constater comment, dans ces scénarios, la plupart des femmes qui se trouvent dans ces situations sont placées à l'écart par le cadrage préalable de la réalité.

⁹³ *Ibid.*, p. 67.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 30.

Partie III : La vulnérabilité et la violence envers l'autre

Chapitre 7: La vulnérabilité et le discours politique

Examiner la question de savoir quelles vies sont sujettes au deuil nous a amenée à réfléchir aussi au discours politique. C'est pourquoi ce chapitre est consacré à l'observation des dynamiques que ce discours adopte dans les contextes de guerre récents. Du fait que Butler analyse la guerre contemporaine en tant que guerre contre le terrorisme à partir des événements du 11 septembre, la rhétorique de la guerre dans cette situation s'entrecroise avec une intensification du discours nationaliste américain. Bien que Butler se propose de penser la question de la destruction ainsi que celle concernant les types de sujets produits par les guerres récentes menées par les États-Unis, son discours sur le nationalisme américain rappelle celui de Segato qui compare l'enfermement dans un nationalisme provincial d'une communauté en constant conflit, comme celle de Ciudad Juárez ou ces autres territoires confrontés aujourd'hui à de nouvelles formes de guerres, à Butler remarque que le nationalisme essaie de produire un sujet qui se montre invincible, invulnérable, même si tout corps est par nature vulnérable. En vue de cette construction du sujet, l'État se sert des formes médiatiques qui signalent l'invulnérabilité de soi-même et justifient la destruction de l'autre, qui vulnérable, doit disparaître, être blessé ou attaqué, afin de garantir son propre bien-être ou sa propre survie⁹⁵. Dans le cas des femmes, on doit comprendre comment, déjà dans l'opposition entre deux groupes ennemis, se reproduit une forme de discours qui souligne la nécessité de la disparition d'un groupe afin de garantir la survie de l'autre et la façon dont il y a une opposition constante entre ce qui est vulnérable et ce qui se veut comme invulnérable. De son côté, Segato pense le mécanisme de la construction de l'altérité culturelle à partir de la première altérité entre l'homme et la femme comme s'étendent aux différents niveaux de la vie culturelle, sur le modèle d'opposition entre oppresseurs et opprimés. Elle explique que « le genre serait ainsi une catégorie qui - quelle que soit sa mise en œuvre pratique dans une culture particulière - parle de relations oppositionnelles et constitue la forme élémentaire de l'altérité »⁹⁶. Notre rapport avec l'autre n'est pas neutre. L'autre se présente depuis le début comme un objet sur lequel il faut manifester sa propre puissance et dont il convient d'extraire la vitalité. Segato précise que « dans

⁹⁵ *Ibid.* p. 51.

⁹⁶ R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 56.

les relations marquées par le statut, comme le genre, le pôle hiérarchique se constitue et se réalise précisément aux dépens de la subordination de l'autre »⁹⁷.

Le sujet se définit toujours d'après ses relations aux autres. Sur ce point les considérations de Butler s'avèrent fort utiles pour expliquer la violence extrême de ces actes envers les femmes que nous analysons ici et que l'on appelle dans le langage ordinaire, ou avec Segato, leur inhumanité. Ce qui, à nos yeux, apparaît comme inhumain et cruel dans ces actes, ne l'est pas pour les agresseurs du fait que, comme l'indique Butler, nos dispositions affectives dépendent nécessairement de nos rapports sociaux. Même si, selon la perspective de Segato, il semble que les hommes se rendent compte de la cruauté qu'ils infligent aux autres, ils y deviennent insensibles en raison de la pédagogie de la cruauté, qui existe non seulement dans des entraînements militaires, mais aussi à divers niveaux de la vie quotidienne qui engagent un arrêt de la sensibilité. Bien que Segato déclare que la sensibilité se perd avec les pédagogies de la cruauté, elle affirme aussi qu'à la base de nos sociétés se trouvent des conceptions patriarcales selon lesquelles la femme est toujours vue comme mineure ou inférieure. Chez Butler, la cruauté a lieu dans la mesure où les agresseurs ne reconnaissent pas leurs actes comme cruels et du fait qu'ils ne voient pas leur victime comme un sujet humain. Cependant, dans les deux cas, l'on peut affirmer que, quand l'on en vient à ne pas considérer un acte comme cruel ou inhumain, des interprétations sociales sont déjà à l'œuvre. Si, comme l'explique Butler, « notre affect n'est jamais seulement nôtre : il est d'emblée communiqué d'ailleurs »⁹⁸, il convient d'affirmer que les personnes qui commettent ces actes se trouvent dans des univers sociaux déterminés où existent certaines interprétations sociales. Cette affirmation renvoie à la thèse que Segato qualifie de féministe, selon laquelle les actions violentes correspondent à un système social spécifique et ne sont pas l'œuvre de quelques individus déviants ou malades. La cruauté de ces individus ne découle pas d'un problème cognitif ni d'une déviation morale, mais, en fait, des constructions et des interprétations sociales qu'ils habitent. Butler explique qu'« on ne ressent qu'en relation avec une perte possible, laquelle dépend elle-même des structures sociales de perception ; et (que) l'on ne peut ressentir et revendiquer l'affect comme sien qu'à condition d'être déjà inscrit dans un circuit d'affect social »⁹⁹.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 31.

⁹⁸ J. Butler, *Ce qui fait une vie*, op. cit., p. 53.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 54.

Si, en suivant, Segato on a constaté la non-humanité des femmes, du fait que leurs est toujours attribuée une place inférieure aussi bien par l'ennemi que par leurs proches, on constate que toutes les auteures auxquelles nous nous sommes référés tout au long de ce texte, relèvent dans les contextes de guerre un discours sur l'inhumanité de l'ennemi. On retrouve ce discours comme une trace qui relie toutes leurs réflexions. Ainsi, dans les discours de promoteurs du génocide analysés par Christina Lamb, on avait déjà retrouvé l'attribution d'inhumanité de l'ennemi en tant que lignée ethnique. Butler insiste, elle aussi, sur l'attribution de non-humanité en montrant que du fait que les États-Unis se déclarent comme non soumis aux conventions de Genève par rapport aux prisonniers d'Abou Ghraib et de Guantanamo, ils présupposent « que ces prisonniers sont moins qu'humains », de telle façon que « leur statut de moins qu'humains n'est pas seulement présupposé par la torture, mais réinstauré par elle »¹⁰⁰.

Cette attribution de non-humanité à l'autre est accompagnée d'un discours politique qui souligne les divisions entre deux bandes. Butler met l'accent sur le discours public et gouvernemental après les événements du 11 septembre dans lequel le gouvernement opère une distinction entre *nous* et *ils*, pour dire aux citoyens « ou bien vous êtes avec nous ou vous êtes contre nous », c'est-à-dire, avec eux¹⁰¹. Ce type de discours est similaire à celui identifié par Segato qui indique la forte opposition entre deux groupes dans l'identification de soi-même. Pour se définir, il s'avère nécessaire de s'opposer à l'ennemi, qui doit être montré comme inférieur. Dans ce contexte, on peut dire, en partant du point de vue de Butler, que la mise en avant de la vulnérabilité propre rend nécessaire la construction de soi-même comme un sujet invulnérable, qui exploite en retour la vulnérabilité de l'autre. La pensée est toujours celle d'une dichotomie entre le vulnérable et l'invulnérable que l'on peut aussi bien comprendre comme la dichotomie de l'opresseur et l'opprimé, de telle façon que, pour ne pas être en position d'infériorité, le sujet cherche à se positionner comme le plus puissant. Selon Butler, la guerre peut donc être définie comme « un effort de réduire au maximum la précarité pour certains tout en l'accroissant au maximum pour d'autres »¹⁰².

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 93.

¹⁰¹ J. Butler, *Precaious life, The powers of mourning and violence*, *op. cit.*, p. 27.

¹⁰² J. Butler, *Ce qui fait une vie*, *op. cit.*, p. 57.

En partant de la question de savoir quelle vie est une vie « pleurable », Butler se penche aussi sur la question du deuil et se demande de quelle façon a lieu le deuil public et quelles vies font l'objet de ce type de deuil. Cette question constitue un outil pour analyser la constitution d'une communauté politique, dans la mesure où elle montre tout d'abord les liens interpersonnels dont nous dépendons et permet ainsi de réfléchir également à l'éthique. La question du deuil est donc nécessairement politique, puisqu'elle renvoie à celle de savoir quelle vie doit faire l'objet du deuil, mais aussi parce que déjà dans l'expérience du deuil, comme souffrance, le sujet qui fait le deuil est indissociable de cet autre qu'il pleure et qui fait partie de son *nous*, qu'il rapporte nécessairement à lui-même. Les limites de la subjectivité individualiste sont visibles dans la référence constante à l'autre et à ses effets sur le sujet dans le processus de deuil. En ce sens, le deuil fonctionne comme un point de vue qui permet de percevoir combien nous sommes toujours déjà dans l'interdépendance avec les autres. Butler explique : « Perhaps we can say that grief contains the possibility of apprehending a mode of dispossession that is fundamental to who I am »¹⁰³. Ce mécanisme qui s'éveille dans le deuil est spécifique à notre constitution en tant que sujets en général. En fait, d'après Butler, dès que nous nous définissons en tant que nous, l'acte même de cette définition renvoie à notre lien avec les autres¹⁰⁴. Elle affirme en effet : « One speaks, and one speaks for another, to another, and yet there is no way to collapse the distinction between the Other and oneself »¹⁰⁵.

Étant donné qu'elle considère que telle est la forme sous laquelle le deuil devient une affaire publique aux États-Unis, Butler se pose la question sur la nécrologique. Même s'il est possible de se demander quels autres formats servent cette même fonction nécrologique en dehors des États-Unis, dans les cas de peuples différents, comme ceux qui sont en guerre et auxquels l'on s'est référé dans les chapitres précédents, il est indéniable que dans chaque instance, c'est la reconnaissance par l'État et par le discours public qui détermine qu'une vie, considérée en tant que telle comme une vie pleine, est sujette au deuil, lorsqu'elle a été blessée ou perdue. Butler affirme : « If there were to be an obituary, there would have had to have been a life, a life worth noting, a

¹⁰³ J. Butler, *Prekarious life, The powers of mourning and violence, op cit.*, p. 28.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰⁵ *Ibidem.*

life worth valuing and preserving, a life that qualifies for recognition »¹⁰⁶. Dans ce cas, étant donné que la fonction nécrologique se construit dans l'espace de l'opinion publique, il contribue en fait aussi à créer le discours sur les vies qui comptent et montre comment l'opinion publique se forme par un exercice de pouvoir, encadré par des normes étatiques opérant l'exclusion à la base de certaines vies. Cela implique que, dans l'espace de l'opinion publique, il y aura toujours certaines vies qui seront présentées comme vulnérables et comme pleurables, si elles sont blessées ou mortes à la différence d'autres qui ne le sont pas. Ainsi, par exemple, Butler analyse la façon dont après les événements du 11 septembre et pendant la guerre contre le terrorisme, les morts reconnus par l'opinion publique sont ceux considérés comme correspondant à une certaine idée du sujet idéal américain. Les morts pleurés sont les personnes qui représentent l'Américain, blanc, catholique, au nom similaire à celui de ses concitoyens. Dans ce processus, sont déjà exclus même les Américains qui soutiennent des valeurs qui ne sont pas traditionnelles, comme les personnes de la communauté LGBT, ou les pratiquants de l'Islam. À propos de la construction de cet espace, Butler explique ainsi: « The public will be created on the condition that certain images do not appear in the media, certain names of the dead are not utterable, certain losses are not avowed as losses, and violence is derealized and diffused »¹⁰⁷.

En cherchant les normes qui sont à l'œuvre, soit explicitement soit tacitement, afin de déterminer quelles vies sont ou non sujettes au deuil, Butler explique aussi que l'expression « vie non pleurable » inclut aussi « ces vies qui sont à la fois pleurées et non pleurées, marquées comme perdues sans être tout à fait reconnaissables comme perte, par exemple les vies de ceux pour qui la guerre forme l'arrière-plan intangible et continu de la vie quotidienne »¹⁰⁸. Le fait que certaines vies soient, à certains moments considérées comme pleurables et à d'autres, exclues, montre que la catégorie d'humain est une valeur qui peut être ou non attribuée et est aussi susceptible d'être retirée, si bien qu'il s'agit d'une « prérogative mobile »¹⁰⁹. Cet autre dont la vie est de moindre valeur, puisque sa vulnérabilité est susceptible d'être exploitée et qu'il n'est pas sujet au deuil, ne doit pas, par conséquent, être protégé et est toujours déjà d'une certaine façon mort. Selon Butler, l'existence, de ces personnes est en somme spectrale, puisqu'indépendamment d'être considérées

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 34.

¹⁰⁷ *Ibid.*, pp. 37-38.

¹⁰⁸ J. Butler, *Ce qui fait une vie, op. cit.*, pp. 75-76.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 77.

au préalable comme mortes, elles apparaissent comme inépuisables, comme toujours vivantes et c'est pour cette raison qu'elles doivent encore être soumises à la violence¹¹⁰. Si elles n'avaient pas ce caractère spectral, si elles avaient déjà été exclues absolument dès le début, elles ne devraient pas être des cibles de la violence, mais c'est précisément cette ambiguïté qui les fait apparaître comme encore vivantes, même si c'est de façon partielle et qui oblige à les livrer de nouveau à leur statut d'êtres inférieurs.

Selon Butler, considérer que la violence provient d'un discours déshumanisant constituerait une simplification erronée de la situation. La violence vue comme déshumanisante ne découle pas d'une déshumanisation déjà présente dans le discours ; elle se présente en fait, aux limites du discours. Ce sont les personnes ignorées par le discours de l'humanité, celles qui sont au-delà, qui sont la cible de la violence que l'on définit comme déshumanisante. Butler affirme :

There is less a dehumanizing discourse at work here than a refusal of discourse that produces dehumanization as a result. Violence against those who are already not quite living, that is, living in a state of suspension between life and death, leaves a mark that is no mark¹¹¹.

Ce n'est pas le discours lui-même qui est déshumanisant, mais l'acte consistant à laisser certaines vies au-delà du discours en les rendant susceptibles d'être des cibles de la violence. Si l'extension du discours est variable, l'humanité apparaît donc comme une valeur mobile qui peut être attribuée ou non, à différents moments. En fait, d'après l'exemple de Butler, qui considère les vies sujettes au deuil dans le contexte de la guerre contre le terrorisme, en observant des territoires où a lieu la guerre aujourd'hui et dont ne font pas normalement partie les pays d'Europe occidentale et les États-Unis, on constate que, lorsque l'on cherche à savoir quelles vies sont valables et méritent d'être protégées et lesquelles ne le sont pas, le jugement demeure toujours inégal. Comme l'écrit Butler : « there are radically different ways in which human physical vulnerability is distributed across the globe »¹¹². Il existe visiblement une hiérarchie de l'humanité ainsi que de la douleur des peuples et des individus de par le monde. Le discours politique encadre certaines vies comme sujettes au deuil tout en refusant d'attribuer l'humanité à d'autres.

¹¹⁰ J. Butler, *Precarious life, The powers of mourning and violence, op cit.*, p. 33.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 36.

¹¹² *Ibid.*, p. 32.

Chapitre 8 : Le corps comme espace de vulnérabilité

Dans *Vie précaire*, afin d'expliquer en quoi consiste exactement la précarité humaine, Butler renvoie à deux dimensions de la précarité qui s'articulent l'une à l'autre. Il s'agit de la précarité existentielle et de la précarité sociale. La précarité existentielle se réfère au fait que dès le début, c'est-à-dire depuis la naissance elle-même, notre corps est exposé aux autres et devient ainsi vulnérable. La précarité sociale est celle que nous avons amplement examinée en tant que constituée par des normes politiques et sociales qui déterminent qu'une vie est plus ou moins valable que les autres et ainsi sujette ou non au deuil. Ces deux dimensions sont liées l'une à l'autre parce que le corps a une dimension publique du fait qu'il est toujours exposé aux autres et parce que nous sommes toujours immergés dans des cadres d'interprétation politiques. Ainsi, bien que Butler propose de parler d'une nouvelle ontologie du corps afin de rendre compte de la vulnérabilité, de la précarité et de l'exposition corporelle par rapport à la revendication des droits de protection¹¹³, elle explique que :

L'« être » du corps auquel renvoie cette ontologie est toujours rapporté à autrui, aux normes, aux organisations sociales et politiques qui se sont historiquement développées de façon à maximiser la précarité de façon différentielle pour certains et de la minimiser pour d'autres¹¹⁴.

Bien que le corps soit toujours par nature vulnérable, exposé aux autres, il existe certains corps qui sont construits socialement comme destructibles. Le corps se trouve toujours entrecroisé avec les autres, les individus et même les institutions sociales, dont il dépend pour sa sauvegarde et c'est précisément le fait qu'il soit toujours exposé aux autres qui le rend vulnérable. Le concept de précarité est donc nécessairement lié à une compréhension de la vie humaine comme éminemment sociale : être vivant signifie d'emblée que notre vie est en « quelque sorte aux mains d'autrui »¹¹⁵.

De fait, notre corps est toujours lié aux autres et par conséquent constitué socialement. Cette dimension sociale engage à la fois notre capacité à survivre et le risque d'être en danger, de subir des agressions. La vulnérabilité du corps l'expose nécessairement aux agressions physiques. Notre

¹¹³ J. Butler, *Ce qui fait une vie*, op. cit., p. 8.

¹¹⁴ *Ibidem*.

¹¹⁵ *Ibid.*, p.19.

corps nous livre lui-même aux dangers de la rencontre avec l'autre. Dès lors Butler, qui a amplement examiné la question de la torture et de la torture sexuelle, explique que « dans la torture, la vulnérabilité du corps à la sujétion est exploitée ; le fait de l'interdépendance est objet d'abus »¹¹⁶. La vulnérabilité du corps, toujours exposée aux autres, est donc exploitée par la blessure.

Dans *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Butler examine longuement le cas de la torture sexuelle perpétrée dans la prison d'Abou Ghraib, pendant la guerre d'Irak, par des militaires envers les détenus. Elle se préoccupe non seulement du cadrage photographique, mais elle fait aussi des réflexions importantes pour analyser la nature de la torture sexuelle. En fait, sur les photos qui relatent ces actes apparaissent des scènes de viol, de torture et d'humiliation. En poursuivant l'examen de la dimension sociale de la vulnérabilité, Butler considère aussi la dimension sociale de l'acte de torture sexuelle et du viol. Face aux images d'Abou Ghraib, elle souligne ainsi le fait que « ces photographies nous confrontent manifestement à une scène de groupe »¹¹⁷. L'attribution de pathologies individuelles aux agresseurs demeure donc, tout comme dans les cas étudiés par Segato, insuffisante en guise d'explication. En fait, selon Butler, les crimes de guerre, tout comme la torture sexuelle, ne sont pas une exception, mais ils sont déjà en accord avec le discours de légitimation de la guerre tel qu'il est analysé dans le chapitre précédent. Ainsi, Butler explique :

S'il nous faut identifier les crimes de guerre dans le cadre de la conduite de la guerre, alors l'« affaire de la guerre » (the business of war) est elle-même selon toute apparence autre chose que le crime de guerre (on ne peut, dans un tel cadre, parler du « crime de la guerre »). Mais qu'en est-il si les crimes de guerre ne sont rien d'autre qu'une mise en œuvre des normes mêmes qui servent à légitimer la guerre ?¹¹⁸

Alors que Segato parle des actes violents commis envers la femme comme d'une sorte de *lingua franca* de la guerre, Butler se réfère pour sa part « aux normes sociales largement partagées de la guerre »¹¹⁹. Dans les deux cas, il s'agit donc d'une grammaire, d'une économie de la violence partagée, à travers des latitudes différentes. Pour Butler, la première évidence est le lien entre Guantanamo et Abou Ghraib, mais ce sont seulement les cas qui ont bénéficié de l'attention médiatique. En fait, les cas de tortures d'Abou Ghraib sont connus par les matériaux visuels

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 63.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 83.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 86.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 83.

consistant en 1325 images et 93 vidéos¹²⁰, dont seulement quelques images ont été publiées par la presse américaine et, comme Butler le souligne, il faut rappeler que cela « ne représente évidemment pas le total des tortures »¹²¹. La torture captée par ces photos réside dans plusieurs violences de type sexuel. Butler déclare qu'« Il y a des photos de corps liés ensemble, d'individus tués, de fellations forcées, de dégradations déshumanisantes, et ces photos ont été prises sans entraves »¹²². La ressemblance est donc palpable avec ces actes décrits par Segato et par Lamb : dans tous ces actes de violence sexuelle, l'agresseur exploite la vulnérabilité corporelle de la victime.

En résonance avec les études de Segato qui considère le viol comme un arrachement de la vitalité de la victime et en fait aussi une sorte de destruction de sa personnalité et de sa morale, Butler analyse quant à elle un aspect qu'elle considère central : à Abou Ghraïb, les agresseurs profitent de la honte sexuelle que de tels actes suscitent chez les victimes¹²³. Elle se réfère sur ce point à la contiguïté entre l'interdiction des actes homosexuels et sodomiques par l'Islam et l'homophobie au sein de l'armée Etats-Unienne, en notant que, pour les deux camps, l'homosexualité est considérée comme un anéantissement et une destruction de l'être¹²⁴. De plus, Butler analyse l'acte sexuel forcé en soulignant le fait que le viol exige que « la pénétrabilité soit située sur le corps du torturé » et elle précise qu'« en fait, la pénétration forcée est une manière d'« assigner » de manière permanente la pénétrabilité ailleurs »¹²⁵. Cet aspect n'est donc pas seulement présent dans le viol d'un autre homme, mais, en fait, également dans le viol des femmes, et même dans les viols et tortures sexuelles imposés par des femmes à d'autres femmes et à des hommes (comme cela a été le cas à Abou Ghraïb). Segato explique à son tour :

« Si le viol des hommes, en revanche, est la féminisation de leur corps, leur déplacement vers la position féminine, le viol des femmes est aussi leur destitution et condamnation à la position féminine, leur fermeture dans cette position comme destination, la destination du corps victimisé, réduit, soumis. La pédagogie de la féminité comme soumission y est reproduite. Lorsqu'une femme et un homme sont violés, l'intention est leur féminisation en tant que marque définitive et indélébile, et cet acte, à son tour, établit de façon irréprochable

¹²⁰ *Ibid.*, p. 94.

¹²¹ *Ibidem.*

¹²² *Ibid.*, p. 85.

¹²³ *Ibidem.*

¹²⁴ *Ibid.*, p. 90.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 91.

l'impossibilité d'échapper à la matrice hétérosexuelle comme fondement et première leçon de toutes les autres formes de rapports de domination »¹²⁶.

Dans tous ces cas, la position inférieure est associée à celle qui est pénétrable et finit par s'assimiler à l'oppression. Cette position indique en fait l'espace de l'humiliation, de ce sur quoi s'exerce la cruauté. Ainsi, on retrouve une continuité entre les analyses de Butler et de celles de Segato sur la torture sexuelle, au sens où, chez les deux, le viol fonctionne comme une assignation de la position opprimée à l'autre, qui est généralement la femme. En fait, comme Segato l'a signalé, la configuration de l'espace de guerre implique une définition déterminant ce qui est propre et ce qui est autre. C'est ce que Segato a appelé une rhétorique du type totalitaire patriotique, qui établit un enfermement territorial et médiatique afin de rendre impossible la relation avec le dehors. Ainsi, les autres sont les non-dominants, les femmes, les noirs, les indigènes, les dissidents. Tous leurs corps sont susceptibles d'être soumis à un processus de féminisation ou d'anéantissement¹²⁷. En outre, les corps des hommes sont eux aussi susceptibles d'être féminisés au moyen d'un processus de féminisation qui consiste en l'appropriation de leur corps, ce qui implique l'élimination de leur volonté par la domination physique et morale, et c'est ce qui se produit dans les contextes de guerre et des cas de tortures sexuelles comme ceux d'Abou Ghraib. Dans la dynamique de guerre, cette dichotomie entre opprimés et oppresseurs¹²⁸ et la vision de l'autre comme ce qui doit être dominé reproduisent la structure de genre qui place toujours la femme dans la position dominée. Cette structure nous amène à considérer la constitution toujours hiérarchisante et inégale de la construction du genre. Pour en revenir à Butler, on peut dire de cette structure qu'elle distingue la précarité existentielle de la précarité dans un second sens, dont Schippers dit ainsi qu'elle est « fondée sur des clivages sociaux tels que la sexualité, l'origine ethnique ou la classe »¹²⁹. Bien que tout corps soit toujours déjà social et engagé dans des rapports sociaux et politiques, il existe donc des corps qui sont davantage susceptibles d'être placés dans une position de vulnérabilité sociale en vertu des constructions politiques de notre contemporanéité. Segato, quant à elle, avait déjà remarqué que cette structure d'oppression de l'autre est reproductible, y compris en l'absence

¹²⁶ R. Segato. *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 82.

¹²⁷ Pour réfléchir à propos des corps normatifs dans les contextes de guerre et à propos de leur manque de protection, il suffit d'évoquer le cas des personnes handicapées tuées lors des premières expérimentations de la machinerie de mort collective nazie, mais aussi dans le contexte du para-militarisme colombien, où les corps féminins violentés subissent davantage les effets de la guerre, dans la mesure où ils sont considérés comme moins qu'humains.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 83.

¹²⁹ B. Schippers, « Violence, Affect and Ethics », in Moya Lloyd (ed.) *Butler and Ethics*, Edinburgh University Press, Edinburg, 2015, pp. 99-100.

des femmes. Elle est allée jusqu'à affirmer que dans l'univers carcéral, « malgré le fait d'être dans un environnement peuplé d'anatomies masculines, la structure de genre réapparaît comme une structure de pouvoir, et avec elle l'utilisation et l'abus du corps des uns par les autres »¹³⁰. Bien que l'on puisse se demander si une telle structure correspond exactement à la structure de genre, il est certain qu'il y a la reproduction d'une structure inégale de pouvoir, dont l'on peut constater la présence dans le cas d'Abou Ghraïb. En ce lieu, bien qu'il y ait aussi des femmes prisonnières, les tortionnaires montrés sur les photos qui sont des hommes et aussi des femmes, profitent de leur position de pouvoir pour violenter les corps masculins de ceux qui sont considérés comme inférieurs en vertu de leur ethnicité et de leur religion.

La religion est de fait un facteur important en ce qui concerne le cas d'Abou Ghraïb, puisque selon les interdits religieux et les pratiques culturelles, ces actes (de sodomie, de masturbation, de nudité) sont synonymes de honte pour les personnes torturées. C'est ainsi que l'agression en plus de la seule torture physique constitue un effort pour détruire encore une fois le tissu culturel des victimes, comme nous l'avons déjà vu avec Lamb et Segato. Mais, de plus, comme l'a expliqué Segato, dans ce cas, la religion constitue une partie de la violence morale. L'acte de viol et de torture sexuelle n'est pas seulement une violence physique, mais aussi une violence contre la dignité de la personne, ce que Segato appelle une violence morale. Elle dit en fait que « quand la cruauté est physique, elle ne peut dispenser du corrélat moral : sans démoralisation il n'y a pas de subordination possible. Et si la cruauté purement physique était possible, ses conséquences seraient inévitablement aussi morales »¹³¹.

Le cas d'Abou Ghraïb permet également de rappeler les considérations sur les configurations des espaces de guerre récentes exposées dans le quatrième chapitre, en suivant le point de vue de Segato, selon lequel la guerre a lieu à l'entrecroisement de bandes appartenant à des forces publiques et privées dont les actions sont paraétatiques. Alors que Segato parle de la figure paraétatique du policier qui est au-dessus des lois, dans le cas d'Abou Ghraïb, c'est le militaire qui est lui aussi au-delà de la loi. Déjà dans leur comportement, les militaires ignorent les règles humanitaires et, par conséquent, les peines accordées dans les cas de persécutions sont mineures.

¹³⁰ R. Segato. *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 23.

¹³¹ *Ibid.*, p. 122.

Mais, dans ce cas, le personnel fourni par des entreprises privées à des fins d'interrogatoires a participé aux tortures et est jusqu'à aujourd'hui lié à l'enquête en tant qu'accusé. Malgré cette situation, l'État américain a encore recours aujourd'hui aux services de ces entreprises.

Si le cas d'Abou Ghraib est devenu en quelque sorte paradigmatique en ce qui concerne aujourd'hui la question de la torture sexuelle, c'est en raison de la violence et de la cruauté qui sont dépeintes dans le matériel photographique. Bien que les corps sur les images apparaissent souvent comme vulnérables dans leur nudité, ils sont exposés directement à la cruauté, à l'exploitation de cette fragilité par les personnes en position de pouvoir, qui devraient se soucier des détenus. Si Butler peut parler de la réduction dans ce cas « des rapports moralement significatifs à la violence et à la *blessabilité* »¹³², c'est parce que reconnaître une autre vie comme vulnérable n'implique pas nécessairement la décision de la protéger. Au contraire, une telle reconnaissance peut refléter une tendance à prendre avantage sur cette vulnérabilité. Il est possible, comme l'explique Butler, que « le fait de percevoir la vulnérabilité physique d'autres personnes attise le désir de les détruire »¹³³. Bien que ce fait nous permette de comprendre la vulnérabilité des corps en général et plus particulièrement des corps des femmes ou féminisés dans le contexte de guerre, la question de trouver une éthique correspondant à ces situations demeure ouverte car, en fait, il devient visible ici que la considération selon laquelle toute vie est sacrée n'est pas en réalité partagée de manière homogène à travers le monde. Le parcours de ces derniers chapitres montre qu'il existe toujours, en réalité, une hiérarchie des vies, certaines étant jugées plus valables, plus dignes de protection, plus sujettes au deuil que d'autres. Par rapport au cas des femmes, Segato considère que c'est, en fait, le sacré, la déification et leur représentation mythique qui les rend, à certaines occasions, plus vulnérables. Elle suggère qu'il est également possible que l'origine de cette notion sacrificielle des femmes provienne du fait qu'en général nos sociétés ont eu, à l'origine, tendance à mythifier la femme. La femme est en même temps ce qui est considéré comme le plus sacré et ce qui devient de ce fait le sacrificiel, ce qui peut être sacrifié pour le bien-être commun. Ainsi, en analysant un rapport des Nations Unies sur le développement humain, selon lequel « aucune société ne traite ses femmes aussi bien que ses hommes »¹³⁴, Segato précise :

¹³² J. Butler, *Ce qui fait une vie*, op. cit., p. 83.

¹³³ *Ibid.*, p. 7.

¹³⁴ R. Segato, *Las estructuras elementales de la violencia*, op. cit., p. 132.

qu'il n'y a pas de société qui n'endosse pas une sorte de mystification des femmes et du féminin, qui n'a pas une sorte de culte du maternel, ou du féminin virginal, sacré, déifié, qui ne le craint dans aucune des variantes de la raison universelle du vagin dentelé ou qui ne cultive aucune des formes du mythe du matriarcat originel. Par conséquent, l'universalité de cette foi dans une mystique féminine est un corrélat inséparable des abus enregistrés dans les statistiques du Programme des Nations unies pour le développement, car il s'agit, sans aucun doute, des deux faces d'une même médaille¹³⁵.

¹³⁵ *Ibidem.*

Si l'on est confronté à un autre radicalement différent dans des situations qui donnent lieu à la violence de la guerre, tout au moins d'après la façon dont Butler a examiné la guerre contre le terrorisme, la question qui surgit est celle de savoir comment une éthique peut exister en l'absence d'affinité¹³⁶. Butler se demande comment, si l'autre est complètement différent, sa mort pourrait arriver à être reconnue publiquement, « Will we feel compelled to learn how to say these names and to remember them? »¹³⁷. En fait, la question est beaucoup plus facile à envisager quand l'on considère la personne qui est blessée ou assassinée comme étant semblable à nous. Butler commente ainsi la mort d'un journaliste américain :

Mourning Daniel Pearl presents no problem for me or for my family of origin. His is a familiar name, a familiar face, a story about education that I understand and share; his wife's education makes her language familiar, even moving, to me, a proximity of what is similar¹³⁸.

La mort d'une personne similaire à nous est donc plus facile à assimiler. Mais quand on est confronté à un inconnu, à celui qui est considéré comme différent, qui a un nom différent du nôtre, et qui, de plus, a été enveloppé par un discours qui le place dans une position d'inférieur, comme cela a été expliqué dans les chapitres précédents, la capacité éthique semble elle aussi se dégrader. Comment alors faire face à l'insensibilité qui nous entoure par rapport à cet autre qu'un discours social et politique a produit comme sujet au sacrifice, comme vulnérable ?

Aussi bien Segato que Butler émettent dans certains passages de leurs textes, bien que de façon parfois marginale, l'hypothèse qu'une manière de faire face à la situation de violence actuelle consiste en un changement de nos dispositions affectives, respectivement à travers le cinéma ou la photographie. Dans l'essai intitulé « La torture et l'éthique de la photographie : penser avec Susan Sontag » figurant dans *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Butler réfléchit longuement sur la manière dont les médias visuels déterminent un champ de réalité qui influence nos dispositions affectives et nos réponses politiques par rapport à la guerre. Butler

¹³⁶ S.Rushing, « Butler's Ethical Appeal: Being, Feeling and Acting Responsible », in , Moya Lloyd (ed.) *Butler and Ethics*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 2015.

¹³⁷ J. Butler, *Precarious Life, The powers of mourning and violence*, op. cit., p. 37.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 38.

analyse la façon dont l'État détermine ce qui apparaît dans le cadre, c'est-à-dire, ce qui est considéré comme réel. Le cadre d'une image structure en fait la réalité et avec elle, notre perception et notre pensée¹³⁹. La photographie n'attend donc pas d'interprétation, mais « elle interprète elle-même activement et, parfois, puissamment »¹⁴⁰. Même si déjà le cadrage aussi bien de la photographie que du discours politique détermine dans une mesure importante notre réponse aux images et à la violence envers l'autre, Butler ne renonce pas à la possibilité de demeurer critique. Une analyse critique implique donc de considérer non seulement le contenu d'une image, mais aussi ce qui est laissé en dehors du cadre. Si le pouvoir opère dans l'image une délimitation active de ce qui compte en tant que réel, il faut pouvoir démonter ce cadrage pour observer ce qui est laissé à l'écart. Ce démontage implique un exercice de regard critique envers les images offertes par le pouvoir ainsi qu'une recherche pour voir au-delà des images imposées. Cependant, la question consiste aussi à savoir comment faire apparaître les images de l'autre d'une manière qui permette de le voir dans sa vulnérabilité.

Dans son analyse de cas de tortures sexuelles à Abou Ghraib, Butler retrace aussi la façon dont ces images ont paru dans les médias américains, qui avaient tout d'abord refusé de les publier. Ces images apparaissent, parfois, de telle façon qu'elles prennent la forme du spectacle et d'après Sontag avec laquelle Butler dialogue dans son texte, elles pourraient, comme elle le dit au sujet de la photographie en temps de guerre, « submerger et anesthésier les spectateurs »¹⁴¹. Butler déclare même que ces images ont été caractérisées par quelques journalistes comme pornographiques, comme si la problématique de la torture sexuelle était la participation devant la caméra et non la torture elle-même. La manière dont les images ont été présentées par la presse permettent de s'interroger sur les liens existant entre la photographie, sa mise en spectacle et l'éthique du regard. Par rapport à l'acte de spectacularisation de la violence, Segato insiste sur le fait qu'elle est caractéristique de notre contemporanéité définie par un capitalisme avancé ou ce qu'elle appelle une phase apocalyptique du capital. L'acte de mise en spectacle de la violence présente un spectacle qui finit par devenir banal et quotidien. Si les images ne présentent pas de nouveauté et si le spectateur se montre insensible à elles, il est vrai qu'il se peut qu'il y ait un certain

¹³⁹ J. Butler, *Ce qui fait une vie*, op. cit., p. 73.

¹⁴⁰ *Ibidem*.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 70.

engourdissement et que le spectateur ne réagisse pas aux images. De plus, selon Segato, la mise en spectacle de la violence fait partie de la pédagogie de la cruauté qui, en exposant des actes violents, d'une certaine manière rend les spectateurs insensibles à la violence présentée. La question de savoir comment observer l'autre est donc toujours centrale, Butler dit pour sa part :

Certaines manières de cadrer font voir l'humain dans sa fragilité et sa précarité, nous permettent de défendre la valeur et la dignité de la vie humaine, de réagir par l'indignation quand des vies sont dégradées ou éviscérées sans égard pour leur valeur de vies. D'autres ont pour effet de forclure la sensibilité affective et morale (responsiveness), cette activité de forclusion étant alors effectivement et répétitivement exécutée par le cadre lui-même – par sa propre action négative, pour ainsi dire, à l'égard de ce qui n'est pas explicitement représenté¹⁴².

Ainsi, il faut chercher les formes propices de représentation de l'autre qui, loin d'être une mise en spectacle, permettraient de le voir dans sa vulnérabilité. Bien que Butler elle-même ait déjà indiqué que constater la vulnérabilité de l'autre n'implique pas nécessairement qu'on veuille le protéger, ici l'hypothèse est celle d'une configuration visuelle capable de produire une réponse affective éthique. Cependant, même si elle a aussi recherché les liens existants entre réponse affective et contexte politique, cette réponse peut être difficile à susciter et elle n'apparaît ici qu'en guise de simple hypothèse qu'il faudrait encore approfondir pour trouver son fonctionnement exact¹⁴³.

Afin d'approfondir ce rapport entre l'éthique et la dimension visuelle, Butler se réfère à Levinas, en raison de l'ampleur de la réflexion menée par celui-ci autour du visage de l'autre. Butler souligne le fait que le visage ne doit pas être nécessairement un visage humain et que l'autre peut bien se raconter par le biais d'autres parties de son corps qui exposent sa douleur et sa souffrance. Elle fait remarquer que Levinas se référait déjà à cet aspect en examinant le passage d'un ouvrage où le philosophe expliquait les postures des femmes et des parents de détenus politiques à Moscou

¹⁴² *Ibid.*, p.78.

¹⁴³ Dans le même ordre d'idée le professeur Hector Dominguez-Ruvalcaba qui mène aussi des recherches sur les assassinats de femmes au Mexique se réfère dans son article à la *performance* artistique comme une forme de lutte contre la précarité politique et, en même temps, comme une forme de pédagogie politique. Il renvoie au cas de performance *Las mujeres no somos desechables* (Les femmes, nous ne sommes pas jetables) qu'un collectif de femmes présente, contre les assassinats au Mexique. Il insiste sur le fait que dans ce scénario, le déchet n'est pas simplement une métaphore mais que la comparaison doit se comprendre dans un sens littéral. La victimisation à laquelle les femmes sont soumises encore une fois pendant la performance, en recevant par exemple des seaux d'eau bouillante sur leurs têtes, lui semble être un signe de la délégitimation constante des femmes provenant du secteur le plus vulnérable de la société. H., Dominguez-Ruvalcaba « Activismo Adolescente En Ecatepec, México: Taller Mujeres Arte y Política y La Lucha Contra Los Femicidios » in Echandía C., Vommaro P., Zurita M. (eds), *Formación Para La Crítica y Construcción De Territorios De Paz*, CLACSO, Buenos Aires, 2017, pp. 117-128.

et suivant lequel pouvait constater leur souffrance et leur douleur sans avoir besoin de les regarder directement dans les yeux.

Here the term "face" operates as a catachresis: "face" describes the human back, the craning of the neck, the raising of the shoulder blades like "springs." And these bodily parts, in turn, are said to cry and to sob and to scream, as if they were a face or, rather, a face with a mouth, a throat, or indeed, just a mouth and throat from which vocalizations emerge that do not settle into words¹⁴⁴.

Si le visage, selon Levinas, ne doit pas être nécessairement un visage humain, selon l'interprétation de Butler, c'est parce que notre souffrance est liée au fait que nous sommes des animaux. Elle affirme : « C'est précisément en tant qu'animaux humains que les humains souffrent »¹⁴⁵. Cela veut dire que leurs souffrances sont semblables à celles d'animaux qui peuvent ou survivre ou mourir et qui, dans leurs corps eux-mêmes, sont déjà exposés comme vulnérables et fragiles à la violence des autres. C'est ce visage qui ne doit pas être un visage humain mais un corps exposé, comme ce qui est visible sur les photos des tortures sexuelles à Abou Ghraib. Dans ce cas, les visages des personnes torturées restent dissimulés sur les images, qui ne montrent pas avec netteté les caractéristiques physiques des personnes, leurs yeux, leurs lèvres. Le visage humain en tant que tel n'est pas visible. Encore une fois, ce que nous voyons n'est pas une figure similaire à la nôtre, mais une image floue. La question est donc de trouver aussi là où le visage de l'autre n'est pas clair, où ses propres caractéristiques ne sont pas reconnaissables, la capacité éthique¹⁴⁶.

Butler privilégie la vision de Levinas parce que, comme elle l'explique dans *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, il est impossible de penser la non-violence comme une absence absolue de violence et comme une absence de confrontation. Dans sa posture Levinas reconnaît en fait que, bien que la vulnérabilité de l'autre s'expose dans son visage, ce même visage suscite le désir de le tuer¹⁴⁷. Ainsi, il y a déjà une lutte au cœur même de l'éthique, produite envers le visage d'autrui, entre l'interdiction de lui faire du mal et la tentation de lui en faire¹⁴⁸. Butler fait remarquer que cette tentation de blesser ou d'anéantir l'autre ne provient pas simplement de sa vulnérabilité, mais également du fait que l'autre présente une menace pour la vie elle-même¹⁴⁹.

¹⁴⁴ J. Butler, *Precarious Life. The powers of mourning and violence*, op. cit., p. 133.

¹⁴⁵ J. Butler, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, op. cit., p. 76.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.77.

¹⁴⁷ J. Butler, *Precarious Life. The powers of mourning and violence*, op. cit., p. 135.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 135.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 136.

Même si la propre vulnérabilité n'est pas une excuse pour faire du mal à l'autre, même pour se défendre soi-même, elle révèle le noyau éthique qui se configure comme une tension. Ainsi, comme l'explique Butler « the non-violence that Levinas seems to promote does not come from a peaceful place, but rather from a constant tension between the fear of undergoing violence and the fear of inflicting violence »¹⁵⁰. Butler considère cette forme de non-violence comme une façon de se rapporter éthiquement à l'autre sans nier les confrontations qui nous sont propres. Étant donné qu'elle suit de près la philosophie hégélienne et la psychanalyse, Butler reconnaît la confrontation et la tension entre le sujet et les autres qui sont au centre de nos vies. Cependant, elle reconnaît aussi la nécessité de faire le lien entre cette éthique et l'analyse du discours politique et social exposé dans le chapitre précédent. Ainsi, dans ce contexte, et en gardant à l'esprit la réflexion de Butler au sujet des cadres de l'opinion publique et des media comme espaces où se définit ce qu'est une vie, si nous envisageons de faire du mal à l'autre afin de nier notre propre vulnérabilité, la question de savoir comment surmonter ces types de violences est liée à la façon dont nous nous racontons nous-mêmes en tant que groupes humains. Il convient de reconsidérer et de soumettre à la critique le discours qui délimite fréquemment une opposition entre opprimés et oppresseurs, où les oppresseurs eux-mêmes considèrent avoir été opprimés par ceux qui actuellement doivent l'être, en se distinguant toujours soi-même de l'ennemi, l'autre. Il s'avère ainsi nécessaire de retrouver de nouveaux modes de narrations où il soit possible de s'éloigner du discours à la première personne et d'écouter les autres afin de comprendre la complexité de la situation contemporaine. Butler affirme :

The ability to narrate ourselves not from the first person alone, but from, say, the position of the third, or to receive an account delivered in the second, can actually work to expand our understanding of the forms that global power has taken¹⁵¹.

Même si écouter les autres pouvait changer notre réponse éthique et affective à la violence, en sachant Segato et Butler insistent sur la nécessité d'atteindre ce changement de nos dispositions affectives vis-à-vis de la violence, c'est un processus qui prend beaucoup de temps, précisément à cause des discours politiques actuels et en vertu du cadrage qu'ils opèrent. Ainsi, dans la mesure du possible, pour combattre les violences subies aujourd'hui dans les contextes de guerre, qui ciblent davantage les femmes, Segato signale l'importance de mobiliser l'appareil juridique afin d'obtenir des noms pour mettre en évidence les violences envers les femmes et ainsi presser

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 137.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 8.

l'élucidation des crimes en même temps que ces mêmes termes s'introduisent dans la société et en viennent à être reconnus dans la vie quotidienne. De plus, dans une perspective similaire à celle de Butler, le droit est ici compris comme impliquant déjà que les vies soient reconnues. Avoir accès au code juridique signifie la reconnaissance par l'État en tant que forme d'existence, on pourrait dire dans le langage de Butler que ces vies sont des vies bien pleines ou des vies *pleurables*. Ainsi, Segato affirme que « celui qui y accède montre cette capacité, cette plénitude ontologique, ce statut d'être parmi les autres, au-dessus de ceux qui ne le font pas »¹⁵². Bien que le but soit d'arriver à changer aussi ces mécanismes de distribution inégale de l'humanité et ces structures qui demeurent, au fond, patriarcales, ce sont les moyens dont on dispose pour le moment. Ainsi, selon Segato, l'introduction dans le code juridique d'une typologie qui reconnaîtrait les violences propres aux femmes constituerait une double victoire du fait qu'elle signifierait une forme de reconnaissance par l'État, mais plus spécialement parce qu'elle serait une manière d'introduire dans le langage ordinaire une façon de nommer les violences subies par les femmes. Elle avance en outre l'argument d'une relation entre les codes juridiques et la sensibilité éthique, étant donné que le code fonctionne comme un « garant de la validité du discours et de la reconnaissance des souffrances sociales qu'il nomme »¹⁵³. Segato considère important le fait de reconnaître dans les violences subies par les femmes le genre en tant que facteur décisif de leurs morts et elle soutient en conséquence la typification du féminicide. Elle précise que, bien que dans les guerres du Rwanda et de Yougoslavie, le viol ait fini par être reconnu en tant que torture et esclavage, cette dénomination, comme elle l'explique :

parle encore de ce que j'ai appelé l'occupation du corps des femmes dans des situations de confrontation et de domination d'un peuple ou d'une faction par un autre, et non de leur extermination directe en tant que contingent marqué par le sexe¹⁵⁴.

Ainsi, Segato considère nécessaire de se référer aux crimes en employant les termes de *fémicide* et même de *fémi-géno-cide* pour souligner le rapport que la violence a avec le genre et, dans le second cas, afin de faire remarquer plus spécifiquement « ces féminicides qui ciblent avec leur létalité les femmes comme *genus*, c'est-à-dire comme genre, dans des conditions

¹⁵² R. Segato, *La guerra contra las mujeres*, op. cit., p. 128.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 130.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 139.

d'impersonnalité»¹⁵⁵. Le fait d'appeler correctement ces violences ciblant les femmes impliquerait pour elle déjà un pas en avant pour les combattre¹⁵⁶.

Ainsi, dans ce dernier chapitre, nous avons exposé des clés pour continuer le débat et pour faire face aux violences envers les femmes. Butler souligne la nécessité de penser une éthique de la non-affinité en proposant de penser le lien entre cadre politique et affect. Pour y arriver, elle expose un lien entre l'affect et la photographie que Segato, à son tour, trouve également importante. En outre, Segato insiste sur l'importance de la terminologie juridique pas seulement pour la reconnaissance des femmes par l'État, mais aussi pour la création d'un langage que tous pouvaient s'approprier.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 149.

¹⁵⁶ Cette idée rappelle les thèses de Marcela Lagarde une des promotrices de la typification du *fémicide*, qui considère comme *fémicide* tous les crimes envers la femme que l'on considère d'habitude comme des crimes contre l'humanité, tels l'enlèvement et la disparition forcée, entre autres. Elle trouve aussi fondamental de faire des changements dans la législation. Voir M. Lagarde, « Por la vida y la libertad de las mujeres. Fin al feminicidio », in Diana E. Russel et Roberta A. Harmes (eds) *Feminicidio: Una perspectiva global*, UNAM, México, 2006, pp. 15-42.

Conclusion

Le parcours suivi tout au long de ce texte nous a permis de rechercher les diverses dimensions de la violence envers les femmes afin de théoriser la violence envers les femmes dans les contextes de guerre récents. Le premier chapitre a insisté sur l'apparition de la distinction entre l'espace public et l'espace privé telle qu'elle s'est imposée avec la modernité coloniale, à partir de la rencontre de deux formes de patriarcats. On est ainsi parvenu à comprendre l'établissement de règles qui séparent les espaces publics et privés en fonction de dynamiques de pouvoir et de stratégies de guerre employées par les colonisateurs pour détruire le tissu culturel des communautés indigènes. Cet acte a aussi refoulé les questions concernant les femmes comme étant de moindre importance et pertinence pour la vie publique qui est associée à l'universel et au masculin. Dans un deuxième chapitre, nous nous sommes appuyés sur les considérations de Rita Segato sur la violence envers les femmes pour essayer de comprendre, sans encore considérer la spécificité de la guerre aujourd'hui, comment surgit cette violence. On a ainsi exploré la constitution de la masculinité telle qu'elle est expliquée par Segato et on en a conclu que la violence envers les femmes, plutôt que d'être dirigée vers la femme en tant que telle, s'adresse aux autres hommes en tant que pairs. Cela nous a permis de comprendre la violence comme une violence expressive, un aspect qui prendra une énorme importance plus tard dans l'analyse des contextes de guerre récents. Dans le troisième chapitre, j'ai proposé de faire une sorte d'exkursus de nature plus théorique pour exposer, à partir du travail de la journaliste anglaise Christina Lamb, les changements notables observés à partir de l'observation des territoires en guerre. Cela nous a permis de comprendre les formes que revêt la violence envers les femmes dans les contextes de guerre actuels, ainsi que de constater que ces violences continuent jusqu'aujourd'hui à être exclues des récits historiques et spécialement des tribunaux de guerre. Ce chapitre permet également de voir que la violence envers les femmes est indéniablement influencée par le genre, du fait que dans les contextes de guerre, les femmes doivent subir une violence additionnelle à celle dont sont victimes les hommes. Cette première partie a ainsi permis de comprendre plusieurs aspects de la violence envers la femme en général ainsi que la façon dont des changements ont eu lieu récemment dans les territoires en guerre.

Dans la deuxième partie, la réflexion vise à saisir les caractéristiques propres à ces espaces de guerre récents et à la façon dont la violence envers les femmes s'y exprime. Il ne s'agit plus, comme dans le troisième chapitre, d'examiner les changements qui se sont produits, mais quels sont les facteurs qui, en agissant au niveau économique, politique et social, ont contribué à cette violence. Ainsi, dans le quatrième chapitre, on est parvenu à comprendre la constitution paraétatique de la guerre ainsi que le rapport entre la guerre des bandes informelles et l'accumulation incontrôlée de capital dans les configurations contemporaines de la guerre. Ce chapitre a permis de comprendre en général le fonctionnement des espaces en guerre et il est directement lié au chapitre suivant où l'on s'intéresse à l'opposition entre bandes rivales qui exercent leur communication à travers les corps des femmes. Le sixième chapitre cherche à comprendre pourquoi certaines femmes sont ciblées par la violence, tout en introduisant déjà la référence à Judith Butler qui sera prédominante dans la troisième partie du texte. Ce chapitre a permis de mettre en évidence la dimension sacrificielle des victimes de violences de genre dans les contextes de guerre récents, du fait que leurs agresseurs, ainsi que parfois pour leurs propres communautés et familles, les considèrent comme inférieures, comme si leurs vies avaient moins de valeurs.

La troisième partie de ce texte part des considérations sur la dimension sacrificielle des femmes, afin de mieux cerner la vulnérabilité dans les contextes de guerre. Dans un premier temps, le septième chapitre explique, comme une forme de précarité induite politiquement et socialement et dans un second temps, le huitième chapitre, l'aborde à partir de la précarité corporelle. Finalement, à partir d'une considération sur l'éthique de la non-affinité, le neuvième chapitre parvient à considérer l'importance d'une éthique capable de penser la rencontre avec l'autre sur une base différente, en tenant compte du rapport entre les images et l'affect vis-à-vis de l'autre en contexte de guerre. Enfin, dans une réflexion finale, nous avons souligné l'importance de nommer juridiquement et socialement les violences subies par les femmes.

Tout au long de cette recherche, nous avons identifié des clés pour théoriser la violence envers les femmes dans les guerres récentes. Cependant, ce parcours a aussi souligné la difficulté d'étudier de telles violences à cause de la corruption, du manque de reconnaissance par l'État, et du cadrage qui a lieu dans les discours sociaux et politiques. Si la violence est déjà devenue plus

compréhensible, on est arrivé à constater que son élucidation exige de réfléchir non seulement en fonction des caractères économiques, sociaux et politiques d'une société donnée, mais aussi en fonction de la construction d'un discours politique et de la distinction très primaire entre nous et les autres. Les apports de Butler ont été fondamentaux pour découvrir la précarité propre aux êtres humains qui est liée au corps même et que nous mettons toujours en jeu dans les rapports sociaux et politiques qui peuvent toujours nous rendre plus vulnérables. Bien que la question de rendre plus intelligible cette violence a été en partie rencontré plusieurs aspects, car c'est une violence qui ne cesse pas, qui continue à être puissante et qui continue à évoluer en se propageant dans le monde entier. En plus, la question de comment faire face à cette violence et de comment l'arrêter une fois par tout demeure ouverte. Si Butler propose de penser le rapport entre affect et éthique, ainsi qu'une éthique de la non-affinité, il reste à trouver les moyens de rendre les personnes sensibles à la violence envers les femmes aussi en dehors des considérations propres à l'espace académique.

Bibliographie

Livres et articles :

- Butler J., *Precarious life. The powers of mourning and violence*, Verso, London-New York, 2004.
- Butler J., *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Zones, Paris, 2010.
- Dominguez-Ruvalcaba H., « Activismo Adolescente En Ecatepec, México: Taller Mujeres Arte y Política y La Lucha Contra Los Femicidios », in Echandía C., Vommaro P., & Zurita M. (eds), *Formación Para La Crítica y Construcción De Territorios De Paz*, CLACSO, Buenos Aires, 2017, pp. 117-128.
- Estévez A., « Necropolitical wars », in Kojo Koram (ed.), *The War on Drugs and the Global Colour Line*, Pluto Press, London, 2019.
- Fricker M., *Epistemic Injustice. Power & the Ethics of Knowing*, Oxford University Press, Oxford, 2007.
- Lagarde M., « Por la vida y la libertad de las mujeres. Fin al femicidio », in Diana E. Russel et Roberta A. Harmes (eds), *Femicidio: Una perspectiva global*, UNAM, México, 2006, pp. 15-42.
- Lamb C., *Our Bodies Their Battlefield: What War Does to Women*, William Collins, London, 2020.
- López M. E., « Femicide in Ciudad Juárez Is Enabled by the Regulation of Gender, Justice, and Production in Mexico », in LSE Latin America and Caribbean Blog, en ligne, URL: <https://blogs.lse.ac.uk/latamcaribbean/2018/02/15/femicide-in-ciudad-juarez-is-enabled-by-the-regulation-of-gender-justice-and-production-in-mexico/> (page visitée le 5/08/20).
- Lugones M., « Heterosexuality and the Colonial/Modern Gender System », in *Hypatia*, vol. 22, n°1, 2007, pp. 186-209.
- Muñoz L., « El femicidio en el marco de los estudios de la violencia contra las mujeres en la región centroamericana », in Ana Silvia Monzón (ed.), *Antología Del Pensamiento Crítico Guatemalteco Contemporáneo*, CLACSO, Buenos Aires, 2019, pp. 645- 670.
- Peña D., *The Terror of the Machine: Technology, Work, Gender, and Ecology on the U.S-Mexico Border*, Center for Mexican American Studies, University of Texas Press, Austin, 1997.
- Rodriguez I., *Liberalism at Its Limits: Crime and Terror in the Latin American Cultural Text*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 2009.

- Rushing S., « Butler's Ethical Appeal: Being, Feeling and Acting Responsible », in Moya Lloyd (ed.), *Butler and Ethics*, Edinburgh University Press, 2015.
- Schippers B., « Violence, Affect and Ethics » in Moya Lloyd (ed.), *Butler and Ethics*, Oxford University Press, Oxford, 2015, pp. 91-17.
- Schmidt-Camacho A., « Ciudadana X: Gender Violence and the Denationalization of Women's Rights in Ciudad Juárez, Mexico », in *CR: The New Centennial Review*, vol. 5, n° 1, 2005, pp. 255-292.
- Segato R., *Las estructuras elementales de la violencia*, Universidad Nacional de Quilmes Editorial, Buenos Aires, 2003.
- Segato R., *La guerra contra las mujeres*, Traficantes de sueños, Madrid, 2016.
- Svendsen K., *Por ser mujer. Limitantes del sistema de justicia ante muertes violentas de mujeres y víctimas de delitos sexuales*, Editorial Servinsa, Guatemala, 2007.
- Washington-Valdez D., *Cosecha de mujeres: Safari en el desierto mexicano*, Océano, México, 2005.
- Wright M., *Disposable Women and Other Myths of Global Capitalism*, Routledge, New York/ London, 2006.

Autres sources :

Vidéo *Puerto Torres : Escuela de la muerte (Parte 2)*,

<https://www.youtube.com/watch?v=MdhFrSZNUXg> (page visitée le 6 Mai 2020).

« Witness - City of Lost Girls: the Juarez murders » Interview de Diana Washington Valdez réalisé par Rageh Omaar, https://www.youtube.com/watch?v=_2dpmNohz4o (page visitée le 23.07.2020).

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial